

Chemins

Un feuilleton improvisé

Vincent Breton

©Vincent Breton 2014

Épisode 1 – Le miroir

À force d'approcher son nez du miroir, Vadim se heurta à la glace froide. Il louchait presque pour tenter d'examiner ce fichu bouton né dans la nuit. Sa journée commençait mal. Ce n'était pas un bubon, juste une rougeur à peine visible mais le garçon ne voyait que lui. Horrible bouton. Il se sentait défiguré. Il désespérait.

La seule chose qui le consolait provisoirement était qu'hormis ses grands-parents, il n'aurait personne à rencontrer aujourd'hui. Il pourrait se cacher avec sa difformité infamante.

— Tu sais bien que tu seras toujours le plus beau pour moi !

C'est ce qu'affirmait sa grand-mère pensant le réconforter. Ce « *pour moi* » l'enfonçait encore plus. Il savait qu'elle disait ça par gentillesse. Il recevait ces mots comme de la pitié, une pitié confirmant sa disgrâce. Beau pour elle, mais pour les autres, juste un monstre !

— Ce n'est qu'une *disgrâce* passagère propre à tout adolescent en période de croissance !

C'était le type de commentaire que son grand-père croyait bon devoir formuler. Professeur d'Histoire à la retraite, il disait « *professeur honoraire* », il avait l'art de tout pontifier à coup de sentences définitives. C'était un humaniste. Il tentait de rationaliser pour minimiser le problème. Sa pédagogie restait magistrale et descendante. La psychologie n'était pas son fort. Il était rasoir et ne pouvait jamais s'exprimer sans longues phrases, sans références, avec ce souci permanent et épuisant pour un adolescent, d'enseigner, de transmettre, d'argumenter en évoquant le passé, les dates, la science et les grands auteurs. De sa formule, Vadim ne retenait que le mot de *disgrâce* comme un poids supplémentaire à la fatalité et la cruauté de son destin. Vadim le « disgracieux » aurait tellement voulu être « normal » et non pas condamné à subir ces boutons comme si la nature voulait empêcher sa beauté d'apparaître en le condamnant à l'injustice du ridicule. En le rendant dégoutant. Ce bouton et ceux qui suivraient, constituait l'obstacle premier à son bonheur, à la rencontre, à l'amour, à la possibilité même de faire enfin sa vie... Et chaque matin, il se désespérait d'impatience devant le miroir de la chambre.

Vadim aimait bien ses grands-parents, mais pour lui c'était des vieillards qui ne pouvaient comprendre sa vie. Il avait treize ans et mélangeait une maturité surprenante à des réactions disproportionnées. Son intelligence était vive. C'était peu de le dire. Il comprenait vite, lisait beaucoup et souvent en puisant dans la bibliothèque des adultes. Ses connaissances pas forcément scolaires étaient multiples. Il s'exprimait dans une langue précise qui ne ressemblait en rien à celle de ses congénères. Il aimait argumenter, débattre. Il avait même déjà des préoccupations politiques et un côté presque militant. Mais au verbe qui pouvait enfler, succédaient trop souvent de vives colères dont le chambranle des portes se souvenait et des effondrements dans de longs moments à pleurer silencieusement la tête dans l'oreiller. Il était alors inaccessible pour de longues heures et revenait plus tard, le visage apaisé, doux comme un agneau, proposant son aide pour les tâches de la maison.

Les grands-parents lui pardonnaient. Il était le fils unique de leur fille unique. S'il poussait comme une asperge, si ses coupes de cheveux restaient improbables, il se démarquait par une sorte de beauté « farouche » disait son grand-père. Ses mains fines et longues, son visage transparent, ses

grands yeux aux cils recourbés, sa façon d'habiter l'espace, presque dansante, ses moues, son regard profond et doux, ses sourires, pouvaient faire fondre le plus revêché des professeurs... Plusieurs d'entre eux dans les appréciations portées sur les bulletins de notes avaient noté son charisme. « *Le charisme indéniable de Vadim, ne doit pas l'exonérer d'approfondir son travail personnel et d'aborder la discipline avec moins de dilettantisme.* » C'était ce qu'avait écrit son professeur d'Histoire-Géographie et qui avait eu le don d'exaspérer le grand-père. Vadim avait alors eu droit à un long exposé sur la façon d'aborder le programme et de réviser ses cours. Le grand-père lui avait préparé des fiches « mémo » dont un candidat à l'agrégation aurait bien voulu.

Mais ces temps-ci Vadim ne pensait pas au collège et ne le fréquentait plus. Ordinairement, quand il se rendait chez ses grands-parents c'était pour les vacances. Il venait en été, quand le causse était sec et la rivière tiède. En général il venait avec sa mère et passait une bonne partie de la journée dans les arbres derrière la maison avec des livres ou au plan d'eau. Il y retrouvait des amis parisiens. On nageait joyeusement. C'était pour lui des moments de liberté et surtout une façon d'échapper à la ville, à l'appartement, à son père.

Si Vadim était chez ses grands-parents en plein mois de février, ce n'était pas pour les vacances. Son père venait de mourir et sa mère devait régler tant d'aspects matériels qu'il avait été convenu qu'il irait souffler à la campagne. Vadim avait été inscrit à des cours par correspondance. Le grand-père pourrait superviser. Il aurait le gîte et le couvert garanti tandis que sa mère devait se démener avec les dettes, la vente de l'appartement, la recherche d'un travail.

Le père de Vadim venait de mourir. Cela avait été brutal et imprévu. Si l'on n'osait pas s'en réjouir ouvertement, sa disparition était en réalité un soulagement pour tout le monde. Vadim ne l'avait jamais aimé et pour cause. Il ne l'avait vu que soûl ou indifférent. Violent ou éteint. Depuis l'âge de quatre ans, Vadim avait vu son père tabasser copieusement sa mère. Souvent, il avait été réveillé la nuit par des cris venant du fond de l'appartement. Le gamin avait par miracle échappé aux coups du père, sauvé peut-être par ce regard à la fois droit, fixe, intense et profond avec lequel il osait le dévisager sans peur comme s'il perçait son âme à vif. Cela désarçonnait son géniteur même ivre. Il tournait casaque. Mais un jour, Vadim l'avait surpris titubant, dévaster méthodiquement tous les jouets de sa chambre. L'enfant était resté debout à la porte, il n'avait pas huit ans. Il n'avait rien dit, pas bougé, pas crié, n'avait pas tenté de sauver la moindre petite voiture, le moindre jouet, pas même sa peluche préférée, écartelée et crevée à coups de poings. Mais ce jour-là, le torrent de haine déversé contre ses jouets avait été comme le point de non-retour. Sa mère venue constater le désastre, avait tout rangé sans rien dire, promis de réparer ou remplacer les jouets, les albums, les peluches comme si elle avait été responsable de quoi que ce soit. Il l'avait vue pleurer empilant les sacs poubelles de tous ses joujoux accumulés depuis la petite enfance.

Aux copains médusés qui l'interrogeaient à l'école, il avait avoué froidement mais sans trembler détester son père. Pour ses camarades, c'était un impensé, impossible, « *on doit* » aimer ses parents et les respecter. Pour nombre d'entre eux, Vadim en osant dire qu'il n'aimait pas son père était cependant le porte-drapeau de leur cause perdue. Deux sur trois subissaient des pères violents, des petits dictateurs domestiques régnant par la crainte. Il avait étrangement gagné bien des amitiés à cet aveu.

Son père avait réussi l'exploit de tomber d'un pont avec sa voiture. Tout seul. Totalelement ivre. Le choc avait été brutal. Il était mort sur le coup. Les grands-parents avaient payé les obsèques. La famille du père était restée muette et n'avait envoyé qu'une vieille tante à l'enterrement. Celui-ci

s'était déroulé dans une petite église froide. Une sorte de service minimum. On l'avait enterré comme une formalité ultime. Vadim avait découvert des prénoms de son père qu'il ignorait, parmi lesquels le sien, ce qui l'aurait presque dégoûté de lui-même. Heureusement ses amis l'appelaient Vad, Vadioucha – pour les filles – ou Vaddy.

Tout cela avait été si rapide, comme dans un film en accéléré. Alors voilà, Vadim s'était retrouvé chez les grands-parents à examiner les affreux boutons poussés sur son nez ou ses épaules dans la nuit qui le perturbaient bien plus que le reste.

Sa grand-mère avait été étonnée. Vadim avait choisi cette vieille chambre, un peu ancienne, fanée, avec son énorme armoire à glace, son grand lit de style Louis XV. De style mais pas d'époque. Le matelas était mou, le sommier grinçait, le papier peint fleuri était passé, mais il y avait ce grand miroir ce qui n'était pas le cas de l'autre chambre beaucoup plus moderne qui lui avait été proposée.

Le miroir, la grande armoire, c'est ce qui avait décidé Vadim à s'installer dans ce lieu habituellement occupé par sa mère quand elle venait.

Focalisé sur son nez y guettant l'éclosion des pustules à venir, ce fut pourtant une bonne odeur de pain grillé qui sortit Vadim de ses sombres pensées. L'odeur montait du rez-de-chaussée. Ici, il y avait ce bon pain au levain dont la grand-mère grillait de large tartines épaisses. Thé, café, chocolat... chacun avait sa boisson préférée. Les tartines croustillantes étaient enduites d'un excellent beurre frais venu de la ferme voisine. On ajoutait toutes sortes de confitures, toutes faites maison. Si Vadim n'était pas un fervent adepte des autres repas, les petits déjeuners de sa grand-mère le faisaient sortir immanquablement de sa chambre. C'était un des meilleurs moments de la journée pour lui. Le grand-père accoudé à la table, lisait *Le Monde* et absorbé par sa lecture ne commentait pas encore l'actualité. Ce qui était reposant. La grand-mère veillait à ce que personne ne manque de rien. Les chiens venaient sous la table se frotter aux jambes du garçon qui leur glissait en douce des morceaux de pain chaud.

— Ne leur en donne pas trop tu sais que la chienne prend beaucoup de poids ces temps-ci !

— Je leur ferai faire un tour si tu veux bien.

Le grand-père rappela qu'il fallait prendre garde aux chasseurs. Ceux-ci s'approchaient parfois dangereusement des chemins et des maisons. La chienne, de couleur fauve pouvait être confondue avec un renard ou du gibier. Vadim lui fut reconnaissant de ne pas aborder tout de suite la question des devoirs. Ils avaient reçu la veille par la Poste une grosse pochette bleue contenant les cours de la semaine. La présentation était austère et rébarbative. Il fallait produire des devoirs et les retourner à temps. Pour travailler, le grand-père avait installé pour Vadim une petite table dans son propre bureau. Le jeune homme s'étonnait à chaque fois de voir que tout retraits qu'il était, son grand-père travaillait encore de longues heures chaque jour. Il le voyait lire, prendre des notes, parfois écrire sur sa petite machine *Olivetti* où il insérait des pages avec un carbone. Ça ne loupait jamais, le vieux professeur tachait ses doigts à l'encre du carbone ou du ruban et arborait sans qu'il s'en rende compte de larges traces violettes sur son docte front. Vadim guettait ce moment avec délectation et s'amusait plus encore lorsque la grand-mère reprenait son mari comme un enfant.

— Mais enfin Robert, comment fais-tu pour te salir ainsi ?

Et Robert pris en faute bredouillait perdant alors toute contenance. Son petit fils s'en amusait, sans aucune méchanceté mais plutôt touché de voir la fragilité du vieil homme. Ce qui le touchait

encore plus c'est qu'après les reproches, la grand-mère embrassait toujours son vieux mari sur le front au risque de bleuir ses propres lèvres à l'encre du carbone. Ces deux-là s'aimaient encore, des années après leur mariage. Ils avaient cultivé une tendresse qui survivait aux habitudes, aux rites et aux petits défauts de chacun. C'était pour ces moments de vie, cette paix, cette tendresse entre eux, qu'il aimait se retrouver chez ses grands-parents. Il était fier d'eux.

Il avait pour sa mère une tendresse contrariée, elle était accaparée par les contraintes. Il mesurait qu'elle n'avait pas eu une vie heureuse ni facile. Une petite voix insidieuse lui en voulait tout de même de n'avoir pas su quitter le père à temps, de ne pas s'être émancipée de ce sale type, pour elle surtout. Il comprenait ses difficultés mais à cause de ça, il n'avait pu comme ses copains inviter du monde à la maison. Ils avaient vécu constamment avec la peur de ne pas savoir dans quel état le père rentrerait, quelles seraient ses réactions... Avec sa mère, ils avaient appris à masquer les aspérités, éviter les sujets qui fâchent, à se faire discrets... Ils pouvaient compter l'un sur l'autre et réciproquement. Leur proximité, leur complicité dans l'adversité devait cependant être mise sous le boisseau quand le père rentrait. C'était comme si la censure, l'inquisition, instaurent leur dictature dans l'appartement.

Ils avaient vécu cela des années. Alors, les leçons un rien pompeuses du vieux professeur paraissent bien douces. La grand-mère savait pour Vadim être une oreille attentive. L'été, alors que la maison était encore endormie, très tôt le matin, on recevait souvent de nombreux amis, il la rejoignait toujours au moment où elle arrosait ses fleurs. Il faisait encore frais. C'était leur moment à eux deux. La grand-mère aimait bien d'habitude rester seule. Quand Vadim venait elle se surprenait à se trouver des ressemblances avec lui dans son côté passionné, sa fougue, son sens de la justice, sa générosité. Elle retrouvait sa propre jeunesse. Surtout à ces moments, c'est elle qui lui racontait l'enfance de sa fille, la mère de Vadim, ses années heureuses d'étudiante. Il était toujours étonné d'entendre que sa mère avait pu être une enfant puis une jeune fille joyeuse, pleine de projets, qui mordait la vie à pleines dents. « *Jusqu'à ce qu'elle rencontre ton père...* » ne pouvait s'empêcher d'avouer la vieille dame avec une tristesse contenue. Ce portrait d'une jeune fille heureuse rassurait l'enfant. Il s'imaginait qu'un jour, elle pourrait peut-être retrouver le bonheur, faire ce qu'elle aimait... Même si, après les derniers événements et tous les problèmes qui leur tombaient aujourd'hui dessus, il réalisait que la vie restait difficile et angoissante pour elle. Encore de l'injustice en vue. Payer pour les dettes de ce type.

Maintenant, les choses restaient confuses pour Vadim. Il avait bien du mal à se projeter. Certains de ses amis lui manquaient, mais il appréciait de pouvoir se réfugier à la campagne dans cet espace protégé. Il appréciait de redécouvrir les lieux familiers en habits d'hiver. Les noyers étaient nus. Les quelques palmiers desséchés. Au village, nombre de maisons gardaient leurs volets clos. Le château lui-même n'accueillerait pas de visiteurs avant le mois d'avril. Seuls quelques retraités se perdaient dans la région, cherchant un hôtel ouvert. La plupart des commerces pour touristes prenaient leurs vacances en hiver. On était au bout du monde mais l'exil était doux.

Vadim aimait vraiment ces petits déjeuners. On prenait le temps de savourer. Les chiens eux-mêmes tout à leur gourmandise, ne réclamaient pas encore de sortir. Par la fenêtre, puisque c'était l'hiver, on voyait la brume s'accrocher encore aux falaises du causse. Vadim rêvassait. Puis il chipa une page du journal que lisait son grand-père.

— Attends donc que je l'aie terminé, je te le donnerai à lire si ça t'intéresse, sans souci.

— Ton grand-père conserve tous les exemplaires du *Monde* dans le garage depuis des années. Ils sont classés par année et par mois, si ça te dit, tu pourras retrouver celui de ta naissance...

— Je ne sais pas si je fêterai mon anniversaire cette année.

— Pourquoi dis-tu cela ? Nous le fêterons avec ton grand-père, nous pourrions inviter des amis et ta maman pourra peut-être descendre...

— Non justement, elle a d'autres soucis, je préfère ne pas l'embêter avec ça.

— Tu aurais préféré avec tes amis sûrement...

— Ils sont trop loin.

Le grand-père replia son journal.

— Hélène, puisque ce sera pendant les vacances de printemps, en toute logique les Grumards seront là. Ils ont des enfants de ton âge Vadim. Nous pourrions les inviter. Qu'en dites-vous ?

— Paul et Virginie ? Non ! mais tu me vois sincèrement Grand-père fêter mon anniversaire avec ces deux jumeaux aux prénoms ringards ?

— Leurs prénoms viennent du roman de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, je ne sais pas si tu sais, publié pas loin de la Révolution, en 1788...

— Oui, Grand-Père je sais ! Et donner ces prénoms à un frère et une sœur... quand on connaît l'histoire...

— Tu as lu ce roman ?

— Des bouts. Ça finit mal. Et puis non, je ne serai pas présentable de toute façon...

— Pas présentable ? Tu nous annonces ça plusieurs mois à l'avance ?

— Oui Grand-mère, je ne te fais pas de dessin, tu as vu mon visage, ravagé par les boutons !

— C'est vrai maintenant que tu le dis Vadim, je me demandais si tu n'aurais pas la petite vérole, qu'en penses-tu Hélène ?

— Oui c'est sûrement ça, tu as raison, il va falloir t'isoler Vadim, c'est très contagieux !

— La... quoi ? Arrêtez ! Vous êtes méchants, vous vous moquez de moi ! Je vous parle sérieusement ! Je sais pas si je serai présentable à mon anniversaire à cause de tous mes boutons.

— Le beurre !

— Quoi Grand-Père ? Comment ça le beurre ?

— C'est l'abus de beurre qui nourrit tes boutons, va falloir renoncer aux tartines...

Vadim se leva précipitamment, alla ranger son bol dans l'évier, nettoya les miettes de ses tartines en foudroyant son grand-père du regard. Il prit le beurre et le rangea dans le réfrigérateur. Robert protesta.

— Ne me prends pas le beurre ! Je n'ai pas terminé !

— Non, c'est mauvais pour ton cholestérol.

Vadim sortit brusquement de la cuisine, suivi des chiens. Il était visiblement vexé et fâché.

Épisode 2 – Le bouquin

S'étant jeté dans le chemin devant la maison comme un diable surgi de sa boîte, il fallut plus de cent mètres à Vadim pour reprendre le dessus et maîtriser sa colère.

Les chiens qui n'avaient pas hésité à le suivre l'y aidèrent. La vieille chienne furetait, le jeune épagneul tout heureux venait chercher sa main avec sa truffe pour le remercier. Ils avaient pour s'ébattre un grand jardin mais sortir pour les chiens, c'était toujours une fête. Pour eux cette escapade inhabituelle et imprévue de si bon matin était une heureuse surprise. Leur joie exubérante, était forcément contagieuse au plus revêche des humains. Elle aida le garçon à sortir de sa rage. Il finit par sourire et se moquer de lui-même en percevant vite le contraste entre son état de tristesse et d'énervement et la joie des animaux connectés eux d'emblée à l'instant présent. Il les caressa reconnaissant et ils avancèrent.

Le chemin étroit déroulait son fil devant eux comme une invitation.

C'était toujours des riens, des brouilles qui mettaient le feu. Il le savait. Ses grands-parents connaissaient ces accès de colère, le plus souvent brefs. Avec eux, quitte à claquer une porte, il savait prendre la tangente. Souvent, il se réfugiait dans sa chambre pendant des heures et revenait honteux. Ce matin, il s'était échappé brusquement, sans réfléchir et les chiens l'avaient suivi instinctivement.

Son grand-père avait pointé sans le préméditer, le point sensible, cette idiote histoire de bouton. Mais au fond de lui, Vadim n'avait pas besoin de gratter longtemps pour percevoir que la cause de sa colère était plus profonde, plus sourde, enfouie en lui. Rien à voir avec la remarque vexante de son grand-père qu'il savait maladroit mais sans une once de méchanceté. Non, sa colère, celle en lui, il y pensait souvent. Il l'imaginait, la visualisait sous la forme d'un lourd caillou tranchant, noir et brûlant qu'il portait dans son ventre et dont il ne pouvait se débarrasser au risque de se trancher ou se brûler les doigts. Ou bien, lorsqu'il éructait, au moment même où cette démente le dominait, lorsque les mots surgissaient en flots incendiaires et démesurés, il ressentait physiquement que sa bouche était devenue le cratère d'un volcan lançant par jets puissants une lave brûlante et dévastatrice. Ces colères-là, plus rares, il les réservait à la maison, face à sa mère, jamais quand son père était encore présent. C'était les plus épuisantes. La cause de sa colère était profonde, enlisée dans ses tréfonds, dans ses entrailles plus que dans son cœur. Il en avait peur tant elle faisait partie de lui. Sourdement, dans cette prescience cynique et glaçante, cette lucidité d'adolescent souvent niée ou minimisée par les adultes, il se disait que pour se débarrasser de cette colère, de cette peine, le risque ultime était de ne pouvoir le faire sans se débarrasser de lui-même.

Dans le chemin, attrapé par la joie contagieuse des bêtes, il ne pensait plus à ça. Mais il se dit assez vite qu'il aurait dû prendre autre chose que ce blouson trop léger pour la campagne en hiver. Trop orgueilleux pour rebrousser chemin, il poursuivit frissonnant un peu. Le froid humide enserrait ses épaules maigres.

Mille fois aux vacances d'été ou de printemps, il était venu voir ses grands-parents. Cette maison était un refuge pour sa mère et lui. Ils y passaient toujours de bons moments. De mai à octobre la campagne autour était parfumée et colorée. Les arbres étaient verts. Le chemin sec qui montait sur le causse était souvent bordé de fleurs. En hiver c'était autre chose. La vallée étroite, enserrée par de hautes falaises, accueillait une rivière qui roulait des eaux lourdes, épaisses, terreuses avec des

reflets ocre. Personne n'aurait songé s'y baigner comme en été. Les falaises émergeaient mystérieuses d'une brume accrochée aux rochers. Parfois, un rapace pressé traçait une ligne droite dans le ciel.

Il restait un peu de verdure, mais la plupart des arbres, les chênes comme les noyers nombreux par ici, avaient perdu leurs feuilles. Le paysage se montrait autrement. Les distances même semblaient bousculées. Le chemin était creusé d'ornières, de flaques et de boue. Les arbres nus découvraient des pierres, des trous, des rochers insoupçonnés. La mousse mettait son costume aux murets de pierre sèche. Vadim se dit que ses chaussures de sport allaient vite être salies. Le bas de son pantalon était déjà rougi par la terre. La pente se raidissait vite. Au moins l'effort demandé le réchauffait.

Une fois passées les quelques maisons du hameau, la plupart closes et silencieuses, il n'avait sous les yeux que la nature sauvage du chemin montant vers le causse. Il devenait plus étroit, moins carrossable. Il fallait prendre garde. Les chiens savaient y faire. Il les suivait. Après les champs cultivés, les quelques prairies pour les chevaux, c'était un paysage de buissons, de ronces, d'enchevêtrements. Sur sa gauche, il devinait la vallée s'élargissant entre les deux plateaux. S'il avait fait beau on aurait vu bien plus loin qu'au mois d'août. Vadim fut presque saisi de ne pas vraiment reconnaître les lieux. Il se dit que voir le coin en hiver était une expérience nouvelle. Il pensa fugitivement à sa mère, il aurait aimé lui montrer. Il fut interrompu dans ses pensées : les chiens s'étaient mis à l'arrêt simultanément le petit comme la vieille chienne, patte levée, museau à l'horizontale, aux aguets.

Sans mot dire, en symbiose, Vadim ne bougea plus.

À mi-hauteur de la côte un lièvre était assis, immobile, de profil, mâchonnant quelque chose. Un lièvre énorme. Absolument gigantesque. Imposant. Le garçon en avait déjà vu, mais jamais de cette taille. Un animal impressionnant avec des oreilles immenses, un ventre rebondi. Il retint sa respiration imitant les chiens imperturbables. Il y avait de quoi être surpris et subjugué. Comment était-il possible qu'un lièvre puisse atteindre une telle taille ? Il lui sembla que l'animal était plus gros que l'épagneul. Le lièvre semblait indifférent et ne pas les voir, mâchonnant tranquillement quelque brin d'herbe, d'un air presque méditatif. Si calme. L'adolescent n'avait qu'une crainte, que le lièvre n'entende les battements de son propre cœur qui cognait à tout rompre. Tout était suspendu. Il avait chaud cette fois. La sueur perlait à son front.

Combien de temps les deux chiens, le lièvre et le garçon restèrent-ils ainsi figés dans ce chemin ? Certains n'auraient dit qu'un instant. Quelque chose de fugace. Forcément.

La réalité était que présents à ce moment, ils le vivaient avec une telle intensité, ils habitaient si paisiblement, profondément et pleinement ce temps infini qu'ils l'emplissaient et s'en emplissaient touchant la grâce d'une éternité. Unis dans ce moment mystique, les chiens et le garçon contemplaient le lièvre géant mâchonnant lentement son brin d'herbe.

Un lièvre philosophe ?

À aucun moment les chiens qui n'étaient aucunement des bêtes de chasse, n'auraient cherché à rompre ce calme pour se précipiter sur le lièvre et tenter de s'en emparer. D'ailleurs, il aurait été trop gros pour eux. Le garçon buvait ce moment tendu de toutes les pores de sa peau dans une émotion retenue.

Alors, ce fut le lièvre qui très doucement tourna la tête vers eux, sur la droite. Il les regarda à son tour. Presque indifférent, il ne parut ni surpris, ni effrayé. Ni les chiens, ni le garçon n'avaient frémi. Tourné vers eux, le lièvre paraissait plus immense encore. Ses gros yeux globuleux reflétaient le ciel. C'était un bouquin certainement déjà âgé. « Il est énorme, vraiment énorme... » se murmura Vadim subjugué, presque effrayé, impressionné par la sage puissance qui se dégageait de l'animal. Il n'y eut pas un cri, pas un mot, pas un bruit. Le lièvre disparut en quatre enjambées dans le fouillis des buissons.

Les chiens ne se précipitèrent pas mais montèrent seulement humer le fumet laissé par l'animal au milieu du sentier, là où il s'était assis.

Le garçon les regarda faire. Il n'y avait aucune trace visible de son passage. Le flair des chiens en savait plus long que lui ne pouvait voir. Les chiens humaient intensément mais sans s'énervier. Ils buvaient les effluves du lièvre.

Vadim ne cessait de se dire que cette rencontre était incroyable et justement qu'on ne le croirait jamais. Les chiens ne pouvaient témoigner. Une bestiole si énorme. Il ne pourrait pas dire la vérité sans que l'on se moque de lui. Il se promit de vérifier quelle taille pouvait atteindre un lièvre dans l'encyclopédie de son grand-père. Il voulait mener des recherches. Il se demanda si au village, on avait déjà vu ou entendu parler d'un tel animal, aussi gros. Mais comment aborder la question sans paraître idiot ou que l'on se moque de lui ?

Ses yeux cherchaient dans les buissons, mais il ne voyait aucune trace de vie animale. Il continua de grimper, il commençait à sentir de nouveau le froid dans ses épaules. Les chiens furetaient indifférents aux questions qui l'assaillaient. La pente se faisait plus rude encore. Guère sportif, le garçon commençait à s'essouffler.

Sa colère était loin, si loin. L'apparition du lièvre avait eu un effet magique. Vadim se sentait apaisé. Il mettait tous ses sens à goûter ce que le chemin lui offrait. L'odeur forte d'humus lui lavait le cerveau. Il se surprit à être content, à se promettre de revenir dans le chemin, de l'explorer. Il encouragea la vieille chienne, rappela l'épagneul qui fouillait dans le talus. On entendait un âne braire au loin dans une ferme plus bas. Il fit mine de l'imiter. Les chiens avaient le sens de l'humour et jappèrent amusés.

C'est après un virage plus haut encore, qu'ils furent surpris de nouveau. Il fallut un dixième de seconde au garçon pour saisir que le frottement dans l'air qu'il venait de percevoir, était le saut superbe d'un chevreuil le frôlant presque en franchissant le chemin... C'est à peine s'il vit le pelage fauve. À peine s'il entendit claquer les sabots sur le rocher. Un chevreuil ? Une biche ? Autre chose ? Il l'avait plus ressenti que vu et les chiens eux-mêmes avaient été surpris.

Hélène, la grand-mère, avait coutume de dire que si l'on voyait un chevreuil à la promenade c'était bon signe pour la journée, que si l'on en voyait deux, il était garanti qu'on serait heureux. Robert sentencieux, répliquait toujours qu'elle disait des balivernes. De jolies balivernes, mais des balivernes.

Ils étaient presque arrivés sur le plateau. Vadim s'avança. De là-haut on devinait d'autres montagnes, une autre vallée. Plusieurs larges chemins prenaient des directions opposées sur le causse encore froid et embrumé. L'adolescent tenta de percer du regard. Il ne connaissait pas assez les lieux, surtout en cette saison, pour s'orienter. On entendit dans le lointain le coup de fusil de quelque chasseur.

Vadim savait la prudence qu'il fallait avoir. Deux ans auparavant un jeune homme, le fils d'un conseiller municipal, avait pris une balle perdue en pleine tête. L'histoire avait déchiré le pays. Ses grands-parents lui avaient expliqué afin d'éviter certains sujets quand ils iraient au village. Ne pas vexer. Ne pas remuer le couteau dans la plaie. Sa grand-mère avait pour philosophie absolue de se faire discrète et de ne jamais prendre le risque de heurter personne. Ce qui faisait que d'aucuns la trouvaient un peu fière. Mais comme elle était douce, avait un bon regard empathique et tendre, ne manquait jamais de faire ses courses au village, on lui pardonnait.

Le coup de fusil décida Vadim à rebrousser chemin. Il siffla les chiens et s'épata lui-même de les voir si obéissants. La chienne avait quasiment le même âge que lui, ce qui est vieux pour un gros chien. Elle souffrait un peu d'arthrose mais était vaillante. Surtout, il ne voyait pas que c'était elle qui en réalité veillait sur lui. Il n'aurait pas été question qu'un intrus agresse Vadim. Elle n'était jamais loin. Y compris l'été lorsqu'il se baladait au village ou quand il se baignait au plan d'eau avec ses camarades. Elle adorait nager, mais lorsque Vadim était à l'eau, elle s'asseyait au bord et veillait sur lui depuis la rive, le fixant sans relâche.

Parce que Vadim était de ces êtres purs qui gagnent d'instinct l'amitié des animaux. Et que les animaux protègent mus par une mystique indicible.

Les chiens de la maison, les chats des amis, le lièvre dans le chemin mais aussi le gorille du zoo, les vaches de la ferme voisine, les chevaux d'à côté l'été... Peu importait la circonstance, le lieu, le moment, l'animal... il y avait entre les animaux et Vadim une sorte d'appivoisement automatique, de reconnaissance, d'intérêt et de confiance mutuels qui depuis toujours étonnaient les adultes admiratifs, parfois craintifs... Le plus agressif des chiens de berger lui donnait la patte – ce qui vexait en général le propriétaire –, la chatte la plus rétive aux caresses se frottait à lui énamourée. Les chevaux galopaient vers lui dès qu'ils le reconnaissaient de loin, arrivant vers le pré...

Vadim avait son caractère, ses énervements. Jamais à l'adresse d'un animal. Et il avait toujours regretté que ses parents lui refusent la possibilité d'adopter un chien ou un chat, même le moindre hamster.

Cette amitié avec les animaux, Vadim la ressentait d'instinct, sans savoir la nommer. C'était une sorte de conviction intime, cela faisait partie de lui. Ce lien, il l'avait toujours éprouvé. Il se sentait en sécurité avec les animaux mais ce n'était pas conscient.

Pas plus qu'il n'avait conscience encore de la force de la nature à le consoler et le protéger. Ses premières rares escapades ne lui avaient pas permis de mesurer combien l'océan était vigilant à son égard, la rivière attentive et maintenant comment ce chemin et les autres chemins qu'il allait découvrir, traverser et parcourir, allaient le protéger affectueusement pour le réparer en quelque sorte et surtout l'enseigner. Lui apprendre.

Bien mieux que le cours par correspondance auquel il venait d'être inscrit. Bien mieux que les cours de ses professeurs qu'il appréciait plus ou moins, bien mieux que ses livres qu'il aimait par-dessus tout. Vadim était le lecteur insatiable de tout ce qui lui tombait sous les yeux, les romans, les encyclopédies, les journaux. À treize ans il avait bien plus lu que nombre d'adultes... Il en savait des choses. Il avait soif de connaissances et la langue bien pendue. Il était déterminé et rationnel mais idéaliste. De son grand-père il tenait déjà le goût de la science, de la preuve, de l'objectivité. Lui qui avait vu son père mentir tant de fois pour tenter de masquer ses turpitudes, était profondément attaché à la vérité. Apprendre et comprendre avait toujours été son projet. Il voulait

des explications sur tout et dès l'âge de quatre ans avait harcelé les grands pour comprendre. Le Père Noël fut vite démasqué. Ce côté surdoué volubile en désarçonnait plus d'un.

Ce qu'il ne savait pas, c'est que venant ici en hiver, dans ce chemin, la nature allait se pencher sur lui, en faire son élève et qu'il allait apprendre à ce moment de sa vie bien des choses aussi importantes qu'inattendues.

En redescendant le chemin, veillant à éviter de glisser sur les pierres, il ne savait pas tout cela. Il ressentait un mélange de paix et de joie, de contentement malgré la fraîcheur et l'humidité. Heureux d'être avec les chiens qui le lui rendaient bien, il leur dit qu'il chercherait dans l'encyclopédie quelle pouvait être cette espèce étrange de lièvre qu'ils avaient vu. Mais il n'en dirait rien à ses grands-parents. Ils douteraient, le grand-père minimiserait peut-être, voudrait rationaliser en parlant d'illusion d'optique ou d'impossibilité...

— Ce sera notre secret hein ? Je sais que vous le garderez bien, que vous ne direz rien...

Vadim riait doucement et descendait tout souriant ce qu'il restait de pente jusqu'à la maison. Il jubilait même. Il salua d'une belle voix un voisin qui poussait sa brouette. Les chiens se pressaient déjà devant le portail de la maison.

— Il rentre enfin ! Je suis rassurée ! Il est parti à peine couvert, tu vas voir que demain il va nous faire de la fièvre. Je vais lui proposer un bon bol de chocolat. Ça lui a fait du bien de partir. Ils sont bien restés presque deux heures... La chienne va être crevée. Il a l'air tout content. Il est parti sans même se peigner dis donc, avec ses grands cheveux il a dû faire peur à la voisine. Qu'est-ce qu'il ressemble à ta fille, en plus fin... Il arrive ! Robert, je t'en supplie tu ne remets pas une pièce. Il a l'air calmé. Je n'ai pas envie de le voir en crise tous les jours... Tu sais qu'à son âge un rien énerve...

— Qu'est-ce qui énerve mamie ?

Vadim venait de rentrer. Hélène était encore à la fenêtre. Il défit son blouson tandis qu'elle lui versait un grand bol de chocolat fumant.

— C'était bien !

— Tu as vu de belles choses ? En cette saison avec la brume, on ne devait pas voir loin dehors.

— Trop bien ! Oui on a vu de très belles choses ! Mais avec les chiens on a promis de garder le secret. De toutes façons vous ne nous croiriez pas. Vous diriez que je suis un menteur, un affabulateur ou que j'ai des troubles visuels...

Le grand-père assis dans le fauteuil en retrait, abaissa son journal en souriant...

— Tu nous prends vraiment pour des personnes obtuses, incapables de compréhension... si ça se trouve, tu as rencontré le fameux lièvre géant de la colline !

— N'importe quoi grand-père, je n'ai pas quatre ans tout de même !

— Ne recommencez pas tous les deux. J'aurai des courses à faire Robert. Et tu n'es même pas préparé !

Épisode 3 – L'appel

Les appels de sa mère. C'était le rituel auquel il avait droit chaque jour depuis qu'il était chez les grands-parents.

Vadim ne savait jamais si ce serait un appel en début de matinée avant que sa mère ne se rende à ses rendez-vous ou le soir juste après le repas. Mais le moment était fixe. Tout le monde devinait que c'était elle qui appelait et le garçon se dirigeait sans attendre vers le vestibule pour interrompre la sonnerie et répondre.

Depuis peu, chez ses grands-parents, ce n'était plus les demoiselles du téléphone qui vous passaient la communication. Ils disposaient d'un lourd appareil noir à cadran qui trônait majestueux sur une petite colonne de faux stuc dans le vestibule de la maison. Le timbre métallique de la sonnerie était fixé au-dessus de la porte. La sonnerie stridente faisait toujours aboyer les chiens et immanquablement râler Robert.

Robert avait décidé qu'il était déshonorant pour lui de venir quand on le sonnait et refusait de répondre au téléphone. Il répétait qu'il n'était pas un domestique. Hélène lui répondait invariablement qu'il n'y avait pas de sot métier et « *qu'accessoirement* » elle n'était pas non plus sa domestique ni sa secrétaire. Il affirmait que si les gens avaient des choses importantes à lui dire, il leur suffisait d'écrire. D'ailleurs il se désespérait d'entendre son épouse égrener des futilités alors que le compteur tournait. Car Robert était généreux sur les grandes dépenses et d'une radinerie sans nom sur les petites.

C'est pourquoi ce n'était jamais Vadim qui appelait sa mère, mais elle qui le contactait. Pour elle chaque centime comptait pourtant. Appeler la province n'était pas le plus économique. Elle téléphonait depuis la Poste, une cabine, un bistrot où elle prenait un café ou un sandwich debout au comptoir. L'appartement étant en vente, la ligne avait été coupée peu de temps après que la plupart des meubles ne soient partis pour payer des dettes.

Les appels avaient quelque chose de curieux. Vadim s'évertuait à rassurer sa mère mais se montrait peu disert. Raconter le détail des journées était une épreuve. Lui d'habitude bavard répondait par borborygmes ou des phrases tronquées. Il fallait souvent qu'Hélène complète. La mère du garçon restait de son côté toute aussi évasive avec lui, ne voulant pas ajouter de tracas à son fils et se sentant lasse peut-être de devoir faire l'inventaire de toutes les difficultés qu'elle devait à présent assumer. Ce matin-là, elle avait appelé un peu plus tard et si elle ne pouvait encore rien confirmer, il avait semblé au garçon que sa voix était plus enjouée, plus assurée. La recherche d'un travail pour une femme bachelière mais n'ayant jamais réellement travaillé, était une gageure. Les employeurs se méfiaient. Ils associaient volontiers la guigne à ces destins de veuves précipitées par l'urgence sur le marché du travail. Elle présentait bien, s'exprimait bien, avait des connaissances assez solides en anglais. La dame paraissait sérieuse mais encore un peu triste pour susciter l'enthousiasme d'un patron. Mais là, elle venait de rencontrer une femme, la rédactrice en chef d'un magazine féminin qui cherchait une assistante capable de répondre au téléphone, évaluer les urgences et filtrer les rendez-vous tout en gérant son agenda. Ce monde-là était inhabituel pour la mère de Vadim, mais elle voyait comme un espoir dans ce dépaysement vers un univers à la fois dynamique, enjoué, moderne et féministe. Le garçon avait clairement perçu quelque chose de neuf dans sa voix. De vibrant dans les intonations. Il laissa le téléphone en souriant à sa grand-mère.

Tout de même, il se sentait à chaque fois un peu étourdi en pensant à sa mère, ce qu'elle avait dû affronter ces dernières années, à la mort de son père survenue dans des circonstances aussi violentes, dramatiques et rapides. En parlant d'elle, il ne disait pas « *ma mère* » et encore moins « *maman* ». Comme ses grands-parents il l'appelait Isabelle. Il aimait prononcer ce prénom qui lui allait bien se disait-il.

Mais parler à sa mère le renvoyait à leur vie passée difficile encore récente, à la mort du père, à l'accident. Le père, il ne voulait pas dire son prénom. Il disait « *ce sale type* », ou « *ce personnage* » pour être poli devant les grands-parents. Une ombre toujours s'emparait de son visage à ce moment-là. C'était le sentiment mélangé de la joie d'être enfin libérés de *ce sale type*, et un arrière-goût tenace de culpabilité.

Car si son père avait été le pire des salauds, depuis plusieurs mois et même des années avant sa mort, Vadim avait passé son temps à l'imaginer dans des accidents où il perdrait la vie. Plus d'une fois, il avait vu le scénario se dérouler dans sa tête, il le déclenchait même volontairement comme on se projette un film et souhaitait explicitement à mi-voix une mauvaise chute dans l'escalier, ou que les freins de sa voiture lâchent, qu'un échafaudage lui tombe dessus, ou l'effondrement d'un pan de mur d'une maison en travaux... Il visualisait tout avec une précision extrême. Il voyait son père descendre l'escalier, il murmurait : « *Dérape ! Vas-y maintenant à la troisième marche !* ». Il l'observait parfois traverser la rue du haut de l'appartement et souhaitait le voir passer au feu rouge, qu'il se fasse renverser par un bus. Il y eut cette fois où le chauffeur pila dans un concert de klaxons. Vadim avait fermé les yeux. En les ouvrant de nouveau, il avait vu son père au sol, sur le passage piéton, ramasser son chapeau sale en gesticulant tout en lançant des bordées d'injures au chauffeur de bus. D'en haut le garçon avait honte pour lui. Il le dégoûtait.

Il avait souhaité que le père s'électrocute les doigts mouillés sur l'interrupteur de la salle de bains, qu'une crise cardiaque l'achève un jour de colère, qu'il confonde la bouteille de pastis avec celle d'acide chlorhydrique posée sciemment juste à côté. Vadim avait passé des heures, des jours, à accompagner son père de pensées meurtrières, à souhaiter ardemment sa mort accidentelle. Longtemps il mâchonnait de sombres paroles contre son père comme on jette un mauvais sort.

C'était pour lui, c'était pour sa mère, c'était contre l'odeur insoutenable de cette saleté de pastis qui semblait imbiber jusqu'au papier peint du salon. C'était pour se libérer de ce manteau jeté souvent n'importe où. Sur le plancher, un meuble ou sur le sol et qui était signe qu'il était là, peut-être endormi, peut-être assis ivre à la table en formica de la cuisine, peut-être déjà en train de s'en prendre à sa mère, de l'injurier, de beugler des insanités, de la tirer par les cheveux, de l'humilier, de renverser sur elle un verre, de réclamer une bouteille, de renverser les assiettes sur la table ou de briser un objet qu'elle aimait, quand ce n'était pas la cogner contre le mur avant d'aller sombrer à plat ventre pour s'endormir en ronflant au travers du lit.

Vadim, le dégoût aux lèvres, ne pouvait que tenter de consoler sa mère. Il n'était pas assez fort pour s'opposer à la masse de graisse et de muscles de son père qui sentait la sueur, le tabac et l'anis fermenté.

Tout au plus en grandissant, le cœur au bord des lèvres, se donnait-il assez de courage pour aller chercher la bassine sous l'évier et la serpillière dédiée au ramassage du vomi. Car son père ne manquerait pas de vomir depuis le lit, à même le plancher de la chambre. Il en fallait du courage pour nettoyer et de la ténacité pour gommer l'odeur.

Alors l'essentiel de sa vengeance se tenait dans ces pensées sombres, ces sorts jetés, ces souhaits ardents et brûlants que l'autre se tue et crève. Sa détestation était entière, augmentée chaque jour, désespérée un peu plus chaque jour. La haine le submergeait et le vidait tout à la fois dans une étrange aspiration morbide qui le détruisait de l'intérieur et le fermait à ses propres amis. Loin de toute enfance. Mortifiant son adolescence. Barrant l'avenir.

Quand il raccrochait le téléphone après avoir parlé avec sa mère, il était soulagé de sentir qu'elle allait mieux, se montrait prête à refaire sa vie, rebondir... mais il restait avec à l'esprit l'accident de son père. Parce qu'il avait imaginé cet accident. Exactement sur ce pont. Ce jour-là. Aussi brutalement. La chute de la voiture. La mort immédiate. Il aurait voulu pouvoir effacer ce film qui repassait en boucle dans sa tête sans qu'il le demande jamais.

C'était comme si son énergie avait précipité la voiture par-dessus la rambarde. Il avait guidé la voiture, il avait téléguidé l'accident mentalement et son père était mort. Le garçon ne pouvait s'empêcher d'y penser et avait fini par croire qu'il n'était pas pour rien dans l'accident même s'il savait bien qu'une fois de plus son père avait bu comme un trou.

Lorsqu'ils étaient venus raconter le malheur qui venait de survenir, Vadim avait pratiquement terminé seul la phrase des policiers : il le savait. Son père était tombé du pont avec la voiture. C'était arrivé.

Personne ne serait venu le mettre en cause. Il était à l'appartement, il n'y était évidemment pour rien. Les analyses sanguines parleraient et tout le monde dans le quartier savait depuis longtemps. Mais lui, tellement soulagé, ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait si bien imaginé cet accident, qu'il l'avait non seulement suggéré, mais causé.

Alors que les voisins, la famille, les policiers, pensaient même à un suicide plus ou moins volontaire, le jeune homme ne pouvait que se convaincre d'être responsable de la mort de son père. C'était une sorte de pensée collante et envahissante. Un trouble obsédant. Même la distance, même les jours qui étaient déjà passés depuis l'accident et l'enterrement n'effaçaient rien.

Il se le disait chaque jour. Mais il ne pouvait le dire à personne. Pas même aux chiens...

C'était comme si cela entachait la joie, l'empêchait lui-même d'avancer. Il était l'otage de ces pensées sombres.

Personne n'aurait pu l'en alléger. Tout au plus l'activité, les leçons dans le bureau avec le grand-père, permettaient de passer un temps cette obsession au second plan.

Après s'être lavé, préparé, il rejoignit Robert dans son bureau. Travailler ne le réjouissait pas mais oui, décidément, ce serait une façon de penser à autre chose.

Ce qui était pour lui assez motivant c'est qu'il avait la liberté de choisir par quelle matière commencer. Il lui arrivait de se débarrasser d'abord des mathématiques avant de se plonger avec délices dans des pages d'Histoire ou de littérature. Il prenait toujours beaucoup de temps à s'installer à sa petite table, déployer son matériel, choisir ses stylos et crayons, ouvrir ses cahiers...

Alors que d'habitude Robert était déjà plongé dans ses propres études, écrivant, corrigeant des notes ou reprenant la lecture d'un texte, ce matin, le professeur honoraire était debout devant les portes de la bibliothèque en merisier. Il y avait les étagères ployant sous les livres et puis cette partie fermée par deux portes lourdes qui avait toujours été un peu mystérieuse pour Vadim. Le grand-père y rangeait sa machine à écrire, des feuilles, des tampons, une réserve de carbone, un vieux

magnétophone à bandes avec son gros micro et sur le côté dans sa housse, le garçon devina un objet étrange pour lui...

— Tu as une guitare grand-père ?

— Une guitare ? Bien sûr que non... ah, tu parles de la mandoline ?

Avec la même délicatesse qu'il aurait eue pour dévêtir Hélène quand ils se connurent, Robert prit l'instrument entre ses mains, tira la fermeture à glissière de la housse de tissu bleu et dévoila en effet les courbes blondes d'une jolie mandoline. Il la déposa sur la table sous les yeux médusés de son petit fils.

Les gros doigts de Robert commencèrent à égrener les six cordes doubles. Il s'attela à accorder l'instrument qui en avait besoin.

— Tu sais en jouer ?

— Pas très bien, ça fait longtemps...

Le grand-père s'assit derrière son bureau. Il essaya un premier air. C'était une chanson douce, une musique ancienne, venue d'Italie. Au début, les doigts du vieux se prenaient dans les cordes mais la mélodie emplit la pièce et dès lors qu'il fut plus assuré retrouvant ses gestes, elle prit de l'ampleur et baigna la maison. Surtout, en jouant, les paupières mi-closes, Robert affichait un sourire doux, une sorte de félicité contagieuse que Vadim ne lui avait jamais vue.

— Mais tu joues très bien ! Tu ne me l'avais jamais dit !

— Tu ne me l'avais jamais demandé.

— En réalité, grand-père tu es beaucoup plus secret qu'on croit. Il y a des choses dont tu ne parles pas.

— J'aurais bien aimé être musicien et même chanteur !

— Tu aurais pu !

Vadim était enthousiaste, aussi surpris qu'admiratif. Il se sentait à la fois fier et ému. Sous ses dehors un peu austères, Robert aimait donc la musique et savait jouer de la mandoline. Cela ouvrait soudainement pour Vadim un tout autre regard sur le père de la mère. Il éprouva comme s'il était la septième corde, un petit pincement d'émotion et d'attachement.

— Incroyable, quelle découverte ! Quelle surprise ! Oui, vraiment, tu es secret Grand-père !

— Pas plus que toi je crois, n'est-ce pas ?

Vadim se crut percé dans ses secrets les plus inavouables et rougit. Il se pencha vers ses livres faisant mine d'être pressé d'étudier.

— Tu vas travailler un peu et puis je te montrerai, si ça t'intéresse. Il faudra faire attention, mais si l'idée te plaît tu pourras jouer de la mandoline. J'ai même une vieille méthode quelque part et de toutes façons, je pourrais te montrer des accords, ça me ferait plaisir, si ça te dit...

— Oui ça me ferait plaisir.

Vadim avait répondu les yeux baissés sur sa page, rosissant presque de plaisir. Touché par cette perspective inattendue. Apprendre à jouer de la mandoline avec son grand-père.

Il n'était pas possible au garçon de montrer d'autre signe d'affection. Ça ne se faisait pas. Il était devenu grand. Robert n'était que rarement démonstratif de toute façon et Vadim conservait toujours une petite retenue vis-à-vis des hommes.

Cette proposition incroyable lui tournait dans la tête. Il fit son travail avec une efficacité indéniable mais manquait de concentration. Il jetait de temps à autre des regards vers son grand-père plongé dans une correction de manuscrit, le crayon aux lèvres. La mandoline posée sur sa housse l'attendait comme une promesse sur le bureau.

Il se dit qu'il en parlerait à sa mère au prochain appel. Savait-elle que son père jouait d'un instrument ? Elle n'en avait jamais parlé.

À la petite pause qu'ils faisaient toujours dans la matinée, Hélène apporta un plateau avec du thé, du café et des biscuits. Les chiens suivaient dans l'espoir d'obtenir quelques miettes. Elle posa le plateau de l'autre côté du bureau.

— Tu as sorti ta mandoline ?

— Tu savais que Grand-père jouait de la mandoline ? Il a joué un air ce matin, c'est un musicien.

— Je sais cela. Et que cela faisait bien longtemps que ton grand-père ne l'avait sortie. Sa mandoline je veux dire... Et t'a-t-il raconté ou fait entendre une de ses merveilleuses chansons ?

Vadim n'en revenait pas.

— Tu écris des chansons Grand-père ?

— C'était il y a longtemps. N'écoute pas ta grand-mère, elles n'étaient pas si merveilleuses ces chansons...

Hélène raconta alors à Vadim ébaubi que c'était avec une de ses chansons, tel Roméo sous le balcon de Juliette, que Robert, jeune homme était venu un soir, interpréter avec sa mandoline une chanson spécialement composée pour elle. Elle avait été surprise, séduite et émue. Elle avait connu Robert dans un cours commun à la faculté, elle avait découvert un poète, un homme délicat.

Cette image douce de l'amour était comme une sorte de conte de fées improbable pour le garçon. Il n'avait jamais rien vu de romantique ni l'ombre d'une tendresse ou d'une simple marque d'affection entre ses parents. Il n'avait connu qu'un dictateur domestique la plupart du temps éméché et vulgaire. Cette évocation toucha le jeune homme plus qu'il ne l'aurait imaginé lui-même. La tendresse qui passait dans les yeux bleus fanés d'Hélène le fit frissonner.

— Tu oublies tout de même de préciser ma chère Hélène, que ce soir-là, alors que j'en étais au troisième couplet, la porte-fenêtre à côté de la tienne s'est brutalement ouverte, que ton père est sorti sur son balcon en chemise, fou de rage et surtout brandissant un fusil en ma direction ! J'ai senti ma fin venir !

— Il n'a pas tiré, répliqua Vadim en riant...

— Pas tiré ? Bien sûr que si mon ami ! Du petit plomb qui a percé la manche de ma veste ! J'eus la frayeur de ma vie !

— J'étais la promesse d'un autre garçon à l'époque, ton arrière-grand-père, très à cheval sur les conventions, croyait défendre ma vertu ! Mais grâce à ce coup de fusil, j'ai vite compris à qui je tenais. La preuve ! Je suis toujours là ! Et votre thé va refroidir messieurs !

Épisode 4 – Vertige

Juste après le repas de midi, la maison connaissait un moment de calme. Une fois la table débarrassée, Hélène et Robert prenaient le café dans le salon devant la télévision. Vadim trempait ses lèvres dans une tasse. Il rajoutait beaucoup de sucre. Le café était pour lui une façon de se rapprocher des adultes, mais il n'aimait pas tellement. Ce jour-là, il rajouta trois sucres. C'était écœurant. Il reposa la tasse.

Les deux chiens se répartirent l'espace sur le petit tapis devant la cheminée où rougeoyait une grosse bûche. De l'autre côté, l'énorme télévision trônait royale. C'était l'heure du journal télévisé qui serait suivi par le feuilleton américain. Les grands-parents voulaient s'informer, ne rien manquer des grands événements qui agitaient la planète. C'était leur façon de montrer qu'ils restaient en connexion avec le monde, même à la retraite, même dans leur petit village perdu dans la campagne. Robert mit le son un peu fort comme d'habitude. Hélène le lui reprocha comme chaque jour. Robert écoutait le présentateur en cravate tout en déployant sur ses genoux le dernier numéro du journal Le Monde qui lui arrivait chaque matin par la Poste. Il y avait toujours ce décalage entre les derniers développements de l'actualité apportés par la télévision et les longs articles du Monde, journal du soir qui parvenait à Robert avec parfois un jour ou deux de retard. Cela créait une étrange distorsion.

Du coin de l'œil, Vadim guettait affectueusement ses vieux, chacune et chacun dans son grand fauteuil de velours vert. Il se fit intérieurement le pari de deviner si c'était elle ou lui qui allait s'endormir en premier. Il s'amusait chaque jour de voir la tête de l'une dodeliner doucement, ou la tasse de café dangereusement pencher dans la main de l'autre. Cela ne manqua pas, il rattrapa lestement la tasse qui glissait de la main d'Hélène sombrant dans le sommeil. Deux minutes après, ce fut le journal qui chutait brusquement des genoux de Robert. Vadim s'en empara pour le reposer sur la table basse. Les feuilles se froissèrent dans ce bruit reconnaissable, les pages étaient fines, immenses et sèches sous les doigts. Vadim en aimait l'odeur d'encre. L'une d'elle parfois lui restait entre les mains. Il accrocha ses yeux au gros titre et entama la lecture. Mais le texte était rude et austère. Il reconnut le nom de ministres, comprit une histoire de guerres lointaines, mais fut rebuté par des graphiques économiques abscons. Le garçon reposa vite la page sur la table. Les deux aïeuls s'étaient totalement endormis. Les ronflements n'allaient pas tarder en stéréophonie. Il arrivait qu'une tête tombe en avant ou sur le côté. Vadim n'en revenait pas. Hélène lui avait parlé à peine cinq minutes avant. À présent, elle était partie, ne répondant plus, comme si on l'avait anesthésiée ou simplement hypnotisée ou débranchée. Robert dormait encore plus profondément. Pour Vadim cette faculté à s'endormir si vite et si ardemment restait un mystère. Comment faisaient-ils pour plonger si rapidement dans le sommeil profond ? Farceur insolent, ce n'était pas nouveau, il posa un morceau de sucre sur le nez de Robert et son mouchoir sur la tête d'Hélène. Il ne se passa rien. Jusqu'au moment où le sucre tomba parce que Robert avait respiré un peu fort. Au bruit que le morceau de sucre avait fait en chutant sur le plancher, le plus jeune des chiens bondit pour le croquer. Mais les grands-parents partis dans leurs rêves ne bronchèrent pas. Les chiens se rendormirent pleinement. La vieille chienne surtout ronfla puissamment en écho au vieux couple. Le son de la télévision ne parvenait pas à couvrir cette fanfare. « La Belle au Bois dormant a de la concurrence » marmonna le jeune homme en souriant devant le spectacle de la maison endormie. Il resta à fixer l'écran, mais il peina vite à se concentrer sur les déboires de la riche américaine alcoolique dont les lèvres pulpeuses semblaient s'écraser sur l'écran de la télévision.

Affalé sur le canapé, Vadim amusé d'abord par le spectacle des vieux cédant à l'appel de la sieste, commença à s'ennuyer fermement. Les disputes bavardes des riches américains dans leur villa de luxe ne l'intéressaient guère. Vadim avait du mal à accrocher. Pour lui c'était des trucs de vieux. Ce fut le moment où comme les autres jours, il trouva que le salon sentait le chien, que la déco était vraiment ringarde avec les fauteuils à franges et le canapé démodé bien que confortable. Il joua à suivre avec les doigts le motif à grosses fleurs de coton orange brodées en relief sur les coussins. Il trouvait la pièce laide et il se sentit seul. Ses jambes s'agitaient. Ce n'était pas la colère mais une sorte de bouffée de tristesse qui l'envahissait. Il se sentit pris au piège dans cette maison coupée de tout, loin de ses amis, loin de l'appartement où il y avait sa chambre avec ses affaires. Il se demanda ce que sa mère en avait fait.

Il savait qu'il ne reverrait pas cet appartement, il s'en réjouissait tout en ressentant une forme de désarroi. Sa mère avait dû vendre la plupart des meubles pour éponger les dettes. Il n'avait plus de chez lui. Il se demanda de quoi serait fait l'avenir. Où iraient-ils ? L'idée de perdre ses repères même associés à de tristes moments lui était douloureuse. Il faudrait sûrement changer de collège. Se referait-il des amis ? Idiотement, il envia son père d'être mort, de n'avoir plus de problèmes à régler lui et il lui en voulut de les avoir laissés dans la merde. Vadim sentit son cœur s'accélérer, il pensa à la mort avec une faim de suicide. Cela l'effraya lui-même. Il avait envie de mourir. Il ne savait pas comment. Oui, il pourrait mourir, mais il y avait plus forte que cette attraction morbide la peur de retrouver son père dans la mort. L'image de son père mort l'effraya tellement qu'il grimaça. Il ne voulait pas risquer de se retrouver seul face au monstre, cette espèce de diable. Il tenta de repousser ces visions qui le dégoûtaient.

Avisant que les vieux et les chiens dormaient toujours profondément, il se glissa hors de la pièce et monta dans sa chambre.

Il poussa la porte et ajouta une chaise pour la bloquer. Les chiens savaient ouvrir les portes de la maison et il ne voulait pas être surpris. Comme aspiré ou aimanté par l'armoire, il revint vers le grand miroir où il s'était déjà examiné au réveil. Il retira les chaussons bleus prêtés par Hélène. Il contempla longuement ses cheveux, ses yeux. Il retira son pull, son polo et entama l'examen précis de son corps. Il en guettait chaque détail, chaque changement. Son torse encore étroit laissait apparaître un fin duvet. Les poils de ses aisselles étaient à présent fournis mais très fins et soyeux. Il avait un grain de beauté sous l'aisselle droite qu'il examina une nouvelle fois. Il perçut l'odeur chaude de sa propre peau. Il contempla dans la glace le reflet de son nombril légèrement ombré. Son dessin l'étonnait. C'était pour lui le lieu le plus mystérieux de son corps. L'histoire du cordon ombilical lui semblait lointaine et étrange. Il ne comprenait pas où menait cet orifice noué. Il savait qu'il était grand pour son âge. Il n'était pas musclé. Il avait poussé trop vite. Il se dit, « je suis une plante qu'on a trop arrosée ». En réalité, son corps tentait de s'accorder à la maturité forcée dans laquelle l'alcoolisme de son père l'avait tiré. Trop proche de sa mère, il avait pris sur ses épaules des problèmes d'adulte. Le spectacle et la violence de son père lui avaient arrachés des bouts d'enfance comme si on lui avait pris des morceaux entiers de sa peau d'enfant pour le forcer à muer. Il avait poussé trop vite et restait une plante à la tige fragile. Sa peau était claire. Presque translucide. La pièce était chauffée, mais il frissonna devant le miroir. Il passa les deux mains le long de sa tête, ses cheveux commençaient à être longs. Vadim les caressa se donnant à lui-même une tendresse qu'il ne recevait de personne. Il effleura le duvet qui poussait sur sa lèvre supérieure, de temps à autre il rasait cette moustache, mais il aimait ce qu'elle disait de son entrée chez les adolescents. Devenir un homme lui plaisait. Puis presque malgré lui, il laissa ses mains parcourir

son torse, il se prit dans ses propres bras, se serra, si seul, intensément, en se fixant dans le miroir, le cœur battant de plus en plus fort. Il décrocha de ses longs doigts fins la boucle de la ceinture de son pantalon, une large ceinture de cuir à l'odeur forte et il ouvrit celui-ci.

À moitié dévêtu, troublé par sa propre image, il laissa soudain tomber le pantalon à ses pieds, se glissa hors de lui, l'abandonnant sur le plancher, puis défit le lit et se réfugia sous les draps. Là, en deux gestes, il se débarrassa de ses chaussettes qui allèrent se perdre au fond du lit puis de son slip et étreignit l'énorme oreiller de toute son âme. Une avalanche d'images le submergeaient. Il pensait au collège. Des filles ou des garçons d'une classe ou d'une autre, il ne les connaissait pas tous... Dans un demi rêve, ses pensées se fixèrent comme toujours sur Anne Laurence. Elle était très belle, grande, mince, en troisième. Sa beauté rappelait celle des actrices suédoises sans la froideur. Elle avait d'immenses yeux bleus et des épaules rondes. Elle lui semblait si douce. Inaccessible. Une sorte de princesse raffinée, toujours souriante et avenante sans l'once de la vulgarité de ces filles qui voulaient se maquiller trop tôt et en rajoutaient pour masquer leurs boutons. Anne-Laurence avait une peau parfaite, une chevelure parfaite. Vadim la voyait comme un être d'exception. Il savait qu'elle troublait jusqu'au professeur de mathématiques. Il commença à l'imaginer mais ses pensées dérivèrent sur son frère Rémi. Rémi était dans sa classe, aussi blond que sa sœur. Rémi et Vadim s'entendaient très bien. Inséparables au collège. Rémi avait les yeux de sa sœur, un peu plus arrondi, il paraissait très doux. Il parlait toujours presque en chuchotant. On l'entendait à peine. Rémi parlait souvent de sa sœur, répondait sans ambage ni pudeur aux questions les plus intimes, sur ce qu'il avait pu voir ou deviner... mais si Vadim appréciait Rémi c'est qu'il voyait arriver chez lui les mêmes signes de changement... La pilosité, la voix qui commençait à érailler... Il avait ressenti inexplicablement un trouble fort le jour où il avait entraperçu que Rémi comme lui avait du poil aux aisselles... C'était idiot, malgré lui, sa pensée dérivait de la sœur au frère, il ressentit une excitation qui s'emparait de son être et qu'il ne maîtrisait pas, ne comprenait pas, ne refoulait pas. Ce n'était pas la première fois. L'oreiller c'était Rémi. Ils pouvaient tout se dire. Ils étaient pareils. Des amis, des frères, des doubles. Vadim s'échauffa dans ses pensées. Il rêvait qu'il avait fait venir Rémi chez ses grands-parents, qu'il faudrait que son ami dorme avec lui dans le grand lit. Et il se consolait dans les bras de Rémi, le seul qu'il voyait capable de le comprendre. Vadim écrasa l'oreiller puis le sommier envahi de Rémi qui lui manquait. Il voyait Rémi en détails et s'il n'avait pas toutes les images, il les complétait mentalement à partir des bribes de ce qu'il avait entraperçu au sport, à la piscine, en classe quand ils étaient assis ensemble, dans le bus... Il avait mille images de Rémi. C'était irrésistible et brûlant et il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser de cette brûlure qui l'envahissait.

À son tour, Vadim s'endormit, achevé, dans les draps qui garderaient malgré eux le souvenir de ce moment d'égarement.

Le réveil eut quelque chose de comateux. C'était le plus jeune des chiens qui vint gratter à la porte réclamant de le rejoindre et l'arracha du sommeil où il avait plongé à son tour. Combien de temps avait-il dormi ? Vadim bondit hors du lit nu comme un vers, ouvrit au chien et le gronda. Celui-ci joyeux se frottait au garçon qui se précipita pour se rhabiller, retrouver ses chaussettes, son slip, refaire le lit. En se levant trop vite, la tête lui tourna. Vadim ressentit des vertiges. Le chien prompt à jouer sautait partout sur le lit lui compliquant la tâche. Le garçon n'avait qu'une peur, c'était que la grand-mère débarque attirée par le bruit. Avec précipitation il remit un semblant d'ordre. Il paniquait. Le chien le flaira de façon presque indécente ayant perçu les fragrances inavouables qui exhalait du corps du jeune homme. Vadim n'avait qu'une peur, celle d'être

démasqué dans ce qu'il venait de faire. Comme un coupable il fallait dissimuler les preuves, s'assurer que rien ne serait visible, ni perceptible... Il restait cette tache suspecte sur les draps. Vadim espéra que personne ne verrait rien. Il se promit le moment venu de changer les draps lui-même. Hélène apprécierait qu'il donne un coup de mains.

En remettant l'oreiller droit, il le tapota affectueusement. « Je reviendrai, mais je dois y aller mon Rémi, repose-toi... » Il savait en lui-même que l'oreiller n'était pas Rémi. Vadim était comme ces enfants qui jouent à être quelqu'un. On joue au marchand, à la dînette, à être le personnage d'une histoire, le héros du roman qu'on lit... Là, il jouait à être avec son ami Rémi. Il ne se disait pas vraiment qu'il était amoureux de Rémi... Vadim n'avait aucune vision de l'élan amoureux lié au sexe, mais il s'accrochait à l'idée d'un Rémi qui puisse être son allié, son complice, son ami. Rémi était comme son frère, son double, une sorte de jumeau même s'il voyait bien leurs différences. Pour lui, Rémi le comprenait parce qu'ils étaient pareils, du même âge, vivaient le même changement. Plus que tout, il aimait la douceur et la confiance dont Rémi savait faire preuve à son égard. Il tenait dans sa solitude grâce à l'évocation de Rémi. Il était certain que Rémi serait toujours de son côté. Avant de sortir de la chambre, pris comme d'un remords soudain, Vadim remonta prestement sur le lit, serra l'oreiller comme il aurait serré Rémi en le caressant et le couvrant de baisers et lui promettant de revenir le plus vite possible. Une vraie scène de cinéma.

Il fit une escale rapide par la salle de bains, descendit l'escalier en sautant les marches quatre à quatre... au risque d'un nouveau vertige.

— Je me suis un peu endormi je crois moi aussi, je vais aller faire un tour aux chiens pour m'aérer et je reviens juste après pour mes lectures.

Hélène debout aux pieds de l'escalier, avait le plateau des tasses à café en mains. Robert avait filé sans qu'on ne sache où. Probablement vers son bureau ou l'atelier du jardin.

— Sois prudent avec les chiens si tu montes sur le causse, il peut y avoir des chasseurs et Jasper oublie parfois la falaise.

— J'ai l'habitude ! T'inquiète !

Et Vadim se dit en poussant le portail qu'il avait en effet déjà ses habitudes ici. L'air frais le ramena à la réalité. Les animaux appréciaient de pouvoir sortir plus souvent et l'énergie du garçon. Ils dirigèrent d'eux-mêmes Vadim vers le chemin qui grimpait derrière la maison.

Cette fois, aucune colère. Vadim se demanda s'il reverrait le lièvre géant. Les chiens furetaient partout et grimpèrent vite. Ils bifurquèrent sur le sentier qui montait sur le causse. Les pierres étaient glissantes. Quelques buissons tendaient leurs branches et il fallait prendre garde de ne pas s'y griffer. La beauté du paysage prenait le dessus sur les pensées troublées du garçon qui se laissait entraîner par les bêtes.

Vadim ne put une nouvelle fois s'empêcher de penser que le paysage transformé par l'hiver était beau, presque magique. L'odeur d'humus pénétra ses poumons. La pente était rude. Ils grimpèrent rapidement sur le causse. Le garçon se dit qu'il allait se muscler avec ces ballades, que cela devait faire du bien à son corps.

Au sommet, Jasper, le plus vif, les entraîna hors du chemin. Il ne se souvenait pas vraiment être jamais allé par là. Quittant le grand axe, il y avait de nombreux sentiers empruntés par les chasseurs mais aussi des passages probablement tracés par les animaux sauvages. Quelques buissons bas lui

mordirent les mollets au travers du pantalon. Il fallait s'en extirper. Pour les chiens ce n'était pas un problème.

Vadim se souvint soudain des recommandations d'Hélène. La falaise. Et brusquement il comprit que le vide n'était pas loin. Sous ses yeux il découvrait à perte de vue l'autre versant de la vallée, la forêt à l'infini et il devinait les contreforts de la montagne lointaine dont il ne connaissait pas le nom. Toute cette beauté ouverte sur une nature sauvage le submergea. On ne devinait comme trace des hommes que les lacets sinueux d'une route lointaine. De là où il se trouvait avec les chiens, pas une construction n'était visible, pas un poteau électrique. Il était au bout du monde. Il n'entendait que le halètement des chiens et les battements de son propre cœur.

Il comprit qu'ils étaient beaucoup plus proches du bord de la falaise qu'il ne le croyait. Jasper jappait joyeusement pour jouer. Vadim le chercha du regard. Le chien était juste au bord du vide, tourné vers lui, voulant jouer peut-être, inconscient du danger. Trop près du bord. Effrayé, le dos de Vadim s'inonda soudainement de sueur. Il fallait calmer le chien. De façon inexplicable non seulement celui-ci montrait des signes d'excitation mais commençait à sauter sur place au risque de dérapier et de chuter mortellement. Il fallait le ramener à la raison, les sortir de là. Au lieu de s'éloigner du bord pour que le chien le suive, Vadim voulut s'approcher pour le tirer par le collier et l'éloigner du danger. Pour éviter qu'il ne recule, Vadim décida de contourner l'animal en suivant le bord de la falaise par la droite. Des cailloux glissèrent sous son pied qui manqua dérapier. Un morceau du sol se détacha et chuta dans un vacarme assourdissant qui résonna au loin. Vadim réalisa qu'il était lui-même beaucoup trop au bord de la falaise. Il pensa à sa propre mort, se dit que ça pourrait résoudre ses problèmes. Il ressentit le vertige et plus encore, la terrible attraction du vide. Ce paysage magnifique sous ses pieds, quel beau lieu pour mourir ! On mettrait du temps pour récupérer son corps mais les chiens sauraient sûrement retrouver leur chemin et la maison. La tête lui tournait.

Un promeneur qui serait passé par là, n'aurait rien compris à cette scène offrant à la vue la silhouette d'un jeune chien aboyant joyeusement et celle d'un jeune homme vacillant au bord de la falaise. Il y avait quelque chose d'incompréhensible entre la joie inconsciente de l'épagneul et la frousse qui visiblement saisissait le garçon qui semblait lui-même en mauvaise posture.

Un aboiement sourd, comme un ordre auquel on ne saurait se soustraire se fit entendre. Jasper s'interrompit immédiatement. C'était la chienne qui l'avait rappelé à l'ordre. Elle était prudemment restée en retrait. Il courut joyeusement vers elle.

Vadim se ressaisit à son tour et les rejoignit éloignant le groupe de la falaise.

— Tu nous as sauvé la vie !

Le garçon tapota la tête de la bonne vieille chienne qui était restée placide tout ce temps.

— Laïka a sauvé Jasper en l'empêchant d'aller trop près au bord de la falaise ! Elle est incroyable !

C'est que le jeune homme raconta enthousiaste à sa grand-mère une fois rentré à la maison, éludant la partie la moins flatteuse du récit.

Hélène qui avait senti quelque chose de trouble dans la voix de son petit fils le regarda perplexe.

— J'ai profité de votre promenade pour changer tes draps dit-elle, ils en avaient besoin.

Épisode 5 – La lettre

Vadim aimait lire depuis toujours. Plus que ça. Être lecteur était dans sa nature. Une sorte de besoin aussi vital que respirer ou s'alimenter. Il ne pouvait s'empêcher de lire. C'était indissociable de sa vie. À la différence de certains de ses amis de collège qui se contentaient du service minimum qui consistait à lire les extraits prescrits ou les romans obligatoires, si on lui donnait un extrait, il voulait le roman. Si le professeur demandait qu'on lise *l'Avare*, il voulait tout Molière et se débrouillait toujours entre la bibliothèque municipale, celle de ses grands-parents, de sa mère ou les librairies pour trouver de quoi se nourrir.

Depuis tout petit, il avait été attiré par les livres. Tous, ceux pour les petits, les albums, les documentaires pour les plus grands, les revues comme les bandes dessinées, les livres de recette de sa mère, les romans, le théâtre ou les récits historiques... Il avait accès libre aux livres et de toutes les façons, il aurait été inutile de tenter de l'empêcher de lire. À sept ans, les livres indiqués « *de son âge* », soit il les avait déjà lus, soit il les dévorait à grande vitesse. Les grands-parents avaient d'abord douté qu'il lise aussi vite et comprenne... Quelques questions avaient suffi à les convaincre du contraire, tout comme l'éloquence du garçon.

Vadim avait appris la lecture entre trois et quatre ans, juché sur les genoux de sa mère. D'abord il l'avait écoutée lui lire des histoires chaque jour. Puis il avait redemandé à entendre des histoires qu'il aimait. Tout particulièrement, il y avait cet album qui reprenait l'histoire de « *Blanche Neige* » dans une version simplifiée mais qui le fascinait. L'horrible marâtre, la maison des sept – nains, la pomme... tout cela lui plaisait presque plus que le baiser du prince. Au fil des lectures redemandées à l'infini, sa mère en avait la patience, il la reprenait si elle se trompait sur un mot puis l'interrompant souvent, il lui avait demandé désignant tout à tour les mots sur la page : « c'est quoi ça ? »... « c'est quoi ça ? ». Isabelle lui désignait les mots et il faut bien dire que Vadim apprit à lire globalement par ce jeu de questions, désignations, vérifications jusqu'à se montrer capable de reconnaître non seulement les mots, mais les similitudes dans les mots, les sons... puis délaissant ce support, il s'amusa à déchiffrer d'autres albums avec cette méthode improvisée, sa mère se contentant de répondre aux questions et le laissant, dire, questionner, lire, reprendre... C'était un jeu pour l'enfant, un apaisement pour la mère déjà fatiguée de son mari pénible, un moment d'intimité entre eux deux. À quatre ans, l'enfant s'était emparé de la lecture, il savait lire et son appétit s'avéra vite insatiable.

La maîtresse de l'école maternelle s'en était rendu compte et s'en était étonnée. « Il ne fallait pas le forcer », avait-elle dit d'abord inquiète. Mais elle comprit vite que c'était l'enfant tout seul qui s'était engagé dans cet apprentissage. Elle l'avait surpris lisant un album au fond de la classe. Il avait été parfaitement capable de lui en parler. Il n'était pas possible d'envisager qu'il fasse ensuite un cours préparatoire. Il se serait ennuyé. Pour préparer le saut de classe, elle prêta pour Vadim une méthode de lecture syllabique. Après une page de syllabes, on trouvait des dessins, un petit texte et même de petits calculs. Les histoires étaient assez idiotes mais l'enfant s'en amusait. Ce fut pour lui juste une formalité et il expédia le manuel en peu de temps. Il préférait tout de même déjà des textes plus consistants. Très tôt, il avait lu tous les livres d'enfant de sa mère et tel un petit rat, s'en était allé ronger des livres de grands plus résistants. Il ne comprenait pas exactement tout mais on l'avait surpris à huit ans lisant « *Les mains sales* » de Sartre. Il plongeait dans les Pagnol ou les Clavel avec une vraie gourmandise. Il avait adoré Jules Renard et s'était ému pour le Petit Chose comme

David Copperfield. Hector Malot n'avait aucun secret pour lui, même s'il trouvait quelque chose de convenu à ces histoires édifiantes.

Rien ne lui était interdit, rien ne lui aurait résisté. Quand les premiers heurts entre ses parents se firent entendre, il se cachait dans sa chambre, faisant rempart de son livre et s'y réfugiait s'y échappant comme on s'évade dans un autre monde jusqu'à ne pratiquement plus les entendre... du moins au début.

Alors, quand son grand-père avait exigé qu'il complète ses cours par correspondance de lectures régulières afin d'approfondir ses connaissances que ce soit en littérature, en Histoire ou même en sciences, Vadim y avait vu comme une récompense. Avec les livres, il oubliait ses soucis et ne se sentait jamais seul. Il n'avait pas peur qu'un livre soit un peu difficile. Il enjambait le lexique trop complexe ou au contraire y revenait avec le dictionnaire pour une digression pleine de curiosité. Lorsqu'il était assis à la petite table, il parvenait à prendre des postures improbables sur le petit bureau que lui avait octroyé son grand-père. Arc-bouté au risque du déséquilibre, il donnait l'impression qu'il allait glisser... Inquiet de le voir torturer sa jeune colonne vertébrale, son grand-père l'invitait à prendre le petit fauteuil du bureau. Lui aussi lisait mais à sa table, allumant une petite lampe au-dessus de son texte ce qui conférait un étrange relief à son visage. Il prenait des notes et jetait de temps à autre un regard vers ce petit fils dont il se sentait fier en réalité, mais il ne voulait pas trop le montrer de peur de flatter l'orgueil du jeune adolescent. Robert venait d'un milieu modeste. Il n'avait pas eu de bibliothèque chez lui. Et ses études n'avaient pas été faciles, surtout au début. Il avait étudié comme on débroussaille un jardin herbu s'y griffant les mains, butant sur les mots comme il se serait cogné à des cailloux. Apprendre avait été rude. Secrètement mais affectueusement, sans le jalouser, il s'étonnait des facilités de son petit fils, convaincu qu'elles ne devaient rien au père. Il était désarmant de voir comment Vadim s'emparait de livres savants que lui, professeur, n'aurait jamais songé proposer à un collégien.

Alors que le matin les passages d'Hélène avec un plateau de thé signifiaient la récréation, l'après-midi, quand le jour commençait à baisser un peu, elle avait le sentiment de les déranger tant ils se montraient chacun concentré sur son livre. Elle était venue avec un bol de chocolat fumant pour Vadim et de la chicorée pour son époux.

— J'aurais aimé du chocolat, moi aussi

Il ronchonnait mais c'était pour plaisanter.

Hélène chuchotait.

— Tu n'auras qu'à monter t'en faire un si tu veux. Il y avait une lettre d'Isabelle. Tu me la rendras.

Vadim avait fait mine de ne rien entendre et continua discrètement sa lecture. Cela n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Isabelle avait écrit aux grands-parents. Pas à lui. Il en était un peu désarçonné, décontenancé, un rien jaloux. Il s'étonna en lui-même. Pourquoi sa mère écrivait-elle à ses propres parents alors qu'elle parlait chaque jour à Hélène au téléphone ? Les lettres, il n'aimait pas tellement. Les dernières qu'il avait pu voir avant de quitter l'appartement, étaient des missives administratives souvent comminatoires avec des tampons officiels. Le plus souvent c'était des lettres tapées à la machine avec des sommes à payer, des dates à respecter, des ennuis en perspective.

Il se demandait ce que pouvait contenir une telle lettre. Il craignait que cela ne le concerne. Ça l'agaçait de ne pas être consulté, au moins mis dans la boucle, qu'on parle de lui comme s'il était un gamin alors que plus que jamais il se ressentait même comme l'homme de la famille. Il avait beau tenter de se concentrer sur son livre d'Histoire, d'ailleurs passionnant, il n'y parvenait pas.

Le temps lui paru interminable, jusqu'au moment où son grand-père avoua :

— Ce chocolat, je crois que je vais aller m'en faire un comme ta grand-mère me l'a proposé, et je redescends. En voudrais-tu un deuxième ?

— Non, non je te remercie... après... ça donne des boutons n'est-ce pas ? souffla-t-il dans un demi-sourire narquois.

Son grand-père cligna de l'œil, puis muni de sa tasse, se dirigea vers l'étage.

Vadim resta d'abord le nez en l'air, songeur, tenant son livre... Puis il se ressaisit. L'occasion était trop belle, le temps que son grand-père monte et redescende, il aurait le temps de la lire cette lettre.

Robert ne l'avait même pas dépliée. L'enveloppe ouverte avec coupe papier, reposait à côté de la grosse encyclopédie que consultait Robert. L'oreille aux aguets, Vadim se glissa derrière le bureau. Il reconnaissait l'écriture un peu penchée de sa mère, toujours la même encre violette et toujours un timbre de collection, quoi qu'il advienne. Sa mère avait toujours des attentions. Il resta un moment à contempler l'enveloppe sans oser l'ouvrir.

— Tu peux la lire si ça te chante, de toute façon, nous t'en aurions parlé, j'ai oublié mes lunettes...

Comment avait-il pu être aussi inattentif pour ne pas entendre que le grand-père était redescendu ? Son agilité était étonnante. Vadim bredouilla comme un gosse pris en faute...

— Non, non, tu crois ? Enfin...

Mais Robert était déjà ressorti, il l'avait autorisé, alors il pouvait bien la lire cette lettre même si elle n'était pas vraiment pour lui.

Il prit l'enveloppe. Il éprouva des difficultés à en extraire la feuille et la déplier. La lettre commençait par des remerciements adressés à Hélène et Robert. Elle évoquait des choses que Vadim savait déjà. Il apprit avec bonheur que ses jouets d'enfant et ses livres avaient été placés dans un garde-meubles, cela engendrait des frais. Suivait un long paragraphe où Isabelle expliquait sa recherche d'emploi qui avait été longue, la nécessité d'un stage, d'une formation après la confirmation quasi sûre de son recrutement comme assistante au service de la rédactrice en chef d'un grand journal féminin.

Elle devait apprendre la sténo. Elle le ferait en cours du soir tout en débutant son travail. Dans le même temps, elle devait finir d'éponger les dettes et parachever la vente de l'appartement. Vadim découvrit que son père avait laissé des ardoises un peu partout. Le mariage, même aussi dramatiquement raté, supposait que les dettes devaient être régularisées si l'on voulait débloquer les comptes... Isabelle avait consulté un notaire. Vadim comprit malgré les formulations pudiques de sa mère que le vieux type avait tenté d'abuser de la situation. Une femme seule, démunie, ayant plus que du charme malgré les moments difficiles et la fatigue, cela avait de quoi attiser la libido de ce vieux barbon replet et frustré. Vadim comprit que sa mère avait dû faire appel à l'une amie, Anne.

On avait frôlé la plainte. Le notaire rancunier de s'être vu refuser des privautés, avait tenté de se venger. La succession avait manqué être gelée. Sombre histoire. L'amie d'Isabelle, que connaissaient Hélène et Vadim, était avocate. Pas du genre à se laisser intimider par ce vieux maquilleur d'entifies. Le patochard avait fini par céder mais Isabelle avait eu peur. Lisant cela mais ne pouvant agir à distance, son fils passa successivement par la rage, l'indignation et le rire. Il fut rassuré qu'Anne soit intervenue pour épauler sa mère. Il appréciait depuis petit, l'allure assurée de la jeune femme. Elle était du genre émancipé, elle fumait, jurait gentiment. Elle portait toujours des robes un peu trop serrées ce que semblait réprouver Isabelle. En pensant à la belle Anne, Vadim avait en tête son parfum. Un parfum cher sûrement. Il n'en connaissait pas la marque mais se dit qu'un jour, s'il osait, il lui demanderait le nom de ce parfum pour l'offrir à Isabelle... puis il se ravisa, non, il faudrait un parfum spécial pour sa mère, ne pas les confondre...

Il divaguait un peu à cette évocation mais le paragraphe suivant de la lettre lui apprit qu'Hélène demandait à ses parents s'il serait possible que Vadim reste un peu plus longtemps que prévu chez eux. Elle avait tous ces soucis à régler, il fallait qu'elle réussisse sa formation pour pérenniser son contrat, le travail lui prenait beaucoup de temps. À la rédaction l'ambiance était joyeuse et dynamique, mais les réunions pouvaient s'éterniser ou évoluer au fil de nouvelles qui tombaient sur le téléscripateur, d'interviews obtenues ou refusées. Quelques célébrités passaient à la rédaction mais Isabelle avait loupé de peu le passage inopiné de Jeanne Moreau. Bref, il ne serait pas facile avait-elle écrit de « *gérer Vadim* » en plus...

« *Gérer Vadim* ». Dans un premier temps, il sentit la moutarde lui monter au nez.

— Je n'ai pas quatre ans ! Je sais très bien me *gérer* tout seul et je suis assez bon en classe. Je n'ai pas besoin d'une nounou pour me surveiller...

Il était vexé comme un pou qu'on le considère comme un enfant. Ça lui était insupportable. Il se sentait nié, méprisé. Des pensées noires le submergeaient...

Puis il lut que sa mère préférait lui éviter la pension, surtout en cours d'année, sachant qu'on ne sait pas toujours sur quel genre d'établissement on tombe. Elle ajouta que compte tenu de sa maturité, cela lui aurait semblé une épreuve trop difficile pour son garçon adoré.

Il passa en un éclair de la colère à l'émotion. Les larmes lui montaient aux yeux. Elle aurait pu c'est vrai, comme tant d'autres l'envoyer dans la première pension venue. Ses sentiments étaient pourtant contrastés. C'était l'hiver, il n'y avait pas grand monde dans le secteur. Il ne connaissait aucun jeune. Ils étaient tous à la ville et reviendraient aux vacances. Vadim se sentait à la fois soulagé d'avoir échappé à la pension, il comprenait les difficultés de sa mère, pourtant il craignait de s'ennuyer avec les deux vieux. Même s'ils étaient adorables...

— Ton grand-père vient de me dire qu'il t'avait laissé lire la lettre. Il a bien fait. Cela n'a pas été trop dur pour toi ?

Hélène était descendue aussi silencieusement que Robert tout à l'heure. « *Décidément ce sont des chats* » se dit le garçon.

— Non, non, je savais déjà à peu près tout ce qu'elle dit... C'est bien, elle va avoir un travail. Son journal à l'air important.

— Oui, elle a beaucoup de chance. J'achète de temps en temps cet hebdomadaire. Ce sont des histoires de bonnes femmes mais peut-être que ça t'amusera. Tu n'es pas trop déçu de devoir rester avec nous plus longtemps que prévu ?

— Déçu, non, mais j'ai peur de vous ennuyer, vous devez avoir envie de rester entre vous à votre âge.

— À notre âge ? Tu penses qu'on n'a pas envie de voir du monde ? On ne s'ennuie jamais avec ton grand-père, mais nous n'aimons pas rester enfermés comme de vieux ours dans leur caverne...

— Alors Vadim ? Je vais avoir le temps de t'apprendre la mandoline d'après ce que m'a dit ta grand-mère ?

Robert était descendu lui aussi, Vadim ne put s'empêcher de laisser éclater un rire presque infantin. Le grand-père s'étonna en souriant et se tournant vers Hélène qui avait compris.

— Mais à la fin, qu'est-ce que j'ai dit de si drôle que tu ries comme ça ? Je préfère te voir rire que pleurer mais tout de même !

— Il y a mon cher et tendre ami, monsieur le distingué professeur honoraire que vous arborez une magnifique moustache au-dessus de votre lèvre supérieure qui confirme que vous aimez bien le chocolat.

Robert se passa la langue sur la lèvre tentant d'atteindre la moustache.

— Tu n'y parviendras pas. On se demande lequel de vous deux est le plus enfant.

— Je suis pas un enfant, je suis quasiment un homme maintenant !

— Oui, c'est vrai, un beau jeune homme aux cheveux longs, aux grands yeux, un jeune homme qui va faire des ravages...

— N'importe quoi grand-mère, comme dit grand-père j'ai plein de boutons, je suis répugnant

— Pas répugnant, non, non ! juste un peu pustuleux mon cher petit fils préféré...

— Tu n'en as pas d'autre grand-père !

— C'est bien pour ça que tu es mon préféré, à coup sûr et pour toujours !

— Des enfants ! J'ai deux enfants à la maison ! La chienne et l'épagneul sont plus censés et sages que vous ! Mais plus sérieusement Vadim, vraiment, on ne te l'a pas dit assez, avec tous ces événements, tout ce qui s'est précipité, les problèmes, les inquiétudes, toutes ces sortes de choses, ton grand-père et moi nous sommes sincèrement contents et heureux de t'avoir à la maison et tu pourras rester aussi longtemps que tu le voudras...

— Sauf si nous refaisons un petit bien sûr... ajouta malicieusement Robert en clignant encore une fois de l'œil. Mais sa voix s'embrouilla soudainement et devint rauque comme s'il était à son tour submergé par l'émotion... Je pense comme ta grand-mère bien sûr, on ne te l'a pas dit assez, moi comme elle, nous sommes très heureux de ta présence, je dirais même qu'elle nous ravigote, nous redonne de la jeunesse et de la joie, je peux même te le dire devant ta grand-mère, elle le sait, nous sommes très fiers de toi, admiratifs même de tes connaissances, de ta force de caractère, tu es quelqu'un de bien, notre petit fils !

— Vous voulez me faire chialer ou quoi ?

Vadim ne retenant plus ses larmes traversa la pièce en courant presque, claquant la porte du bureau derrière lui.

— J’ai encore gaffé, j’en ai trop dit. Je suis un vieux con.

— Non mon cœur, je crois que c’est le contraire. Tu as eu les mots justes. Et moi aussi je suis fière de toi. Allez ouste ! Assez d’émotions pour ce soir !

Épisode 6 – La chambre

Lorsque les émotions le submergeaient, Vadim n'avait comme recours que de se réfugier dans sa chambre. C'était depuis longtemps devenu un réflexe chez lui, surtout quand il vivait avec ses parents.

Hélène et Robert ne réalisèrent pas immédiatement qu'il était monté, avait fermé la porte et s'était jeté sur son lit, se réfugiant sous l'édredon.

Au moment du repas du soir Hélène, constata que Vadim ne répondait pas à ses appels. Elle l'appela plusieurs fois depuis le bas de l'escalier, un torchon entre les mains, les chiens furetant dans ses jambes. D'une voix douce d'abord, puis plus claire, presque forte, au risque de faire japper les chiens. Une légère inquiétude la traversa. Elle envoya Robert chercher le garçon. Robert avait lu l'inquiétude dans les yeux de sa belle, alors il ne chercha pas à rechigner. Il posa son journal et monta faisant grincer sciemment les marches de l'escalier de bois. Il traversa le couloir sans allumer, resta dans la semi-obscurité et posa l'oreille à la porte avant de frapper deux coups discrets. Seul le silence lui répondit. La pièce semblait être plongée dans l'ombre, aucun rai de lumière ne passait sous la porte. Désarçonné, le grand-père redescendit vers la cuisine où Hélène s'affairait.

— Il ne répond pas, il doit boudier ou dormir...

— Tu as vérifié qu'il était bien dans sa chambre au moins ? Il aurait été capable de sortir...

— Dans la nuit ? Sans les chiens ?

Agacée, Hélène lança son torchon sur la table, donna quelques consignes à Robert qui se sentait coupable et restait les bras ballants, contaminé d'inquiétude. « Surveiller les casseroles, nourrir les chiens... ». Il se répétait ce qu'il devait faire en boucle, mais il n'était guère efficace à la tâche. Sa femme avait fini par l'inquiéter. Il n'était pas toujours facile de comprendre les réactions du gamin. « Trop sensible », se dit-il. Pour lui, ce serait une fragilité dans la vie du garçon. Son impulsivité, ses colères, sa façon de réagir trop fort à la moindre remarque. Le vieux professeur en voulait à son père qui avant de mal finir avait fait bien des ravages dans la famille. « Celui-là, on ne le regrettera pas, il est mieux là où il est » se répéta-t-il en donnant par mégarde double dose de nourriture aux deux chiens ravis d'une telle aubaine.

Pendant ce temps, malgré tout préoccupée, Hélène était déjà à l'étage, traversant le couloir qu'elle éclaira vivement. Arrivée à la porte elle appela Vadim à plusieurs reprises, sans obtenir plus de réponse que son mari.

Elle tenta d'ouvrir. La porte était en partie coincée par une chaise. Elle ne put en la poussant que l'entrebâiller et apercevoir la silhouette de son petit-fils qui se dessinait dans l'ombre sous l'édredon. Elle n'osa cependant pas lui parler. À moitié rassurée, elle redescendit.

— Il ne veut pas dîner ?

— Il dort. Il n'a pas bougé quand je l'ai appelé. Malgré tout, les événements lui ont tapé sur les nerfs, il a besoin de repos

— Tu ne trouves pas qu'il est trop sensible ?

— Avec tout ce qu'il a vécu... As-tu sorti les chiens ?

En réalité, Vadim avait parfaitement entendu Robert puis Hélène. Il avait feint de dormir, les paupières closes, aussi immobile que possible. Son cœur battait à ses tempes à tout rompre. Comme un petit enfant il avait peur qu'on ne l'entende. Il retint sa respiration dans les oreillers. Puis il se dit que c'était idiot. Il fallait se montrer endormi, pas mort. Il ne fallait pas bouger. Se montrer endormi profondément. Maîtriser la respiration comme quelqu'un qui rêve profondément. Il n'était pas en état d'expliquer pourquoi il était au lit juste avant le repas. Il tenta de s'apaiser. Le contraste était saisissant entre le calme apparent de la chambre, sa posture dans le lit et le tourbillon qui l'assaillait dans son cerveau. Une fois passée la vague d'émotions, il se sentit ridicule sous l'édredon. Il avait un peu faim. Il n'était pourtant pas possible d'imaginer descendre les rejoindre dans la cuisine. Il fallait oublier ça. S'enfermer dans la chambre était la seule façon de se réfugier dans son désarroi, de se punir aussi de ses réactions exagérées. Soutenir le regard de ses grands-parents, fournir des explications, il n'aurait pas pu. Il lui arrivait de penser que peut-être il était fou comme son père. Il se fit la promesse de ne jamais boire d'alcool. Il pensa à sa mère, à l'appartement, à ce qui lui manquait, à l'ennui d'être là... Il se dit même que cela ferait du bien à ses grands-parents de rester un peu tranquilles et seuls pour le dîner. Ils avaient bien le droit d'oublier ses problèmes. Il pensa qu'il n'était qu'un poids. Il encombra sa mère. Il pesait ici où il était coupé de tout. Mille pensées le traversaient. Il finit par s'endormir sans se déshabiller ni entrer dans les draps. Il avait chaud sous les plumes du lourd édredon qui le protégeait comme une bulle de douceur. Il sombra anesthésié...

Avec ses parents, c'était souvent lorsque le père était rentré ivre, hagard, que le ton montait. Sa mère tentait de le calmer, de répondre aussi stoïquement que possible à ses critiques, ses injures, ses exigences sans queue ni tête mais plus elle cherchait à l'apaiser, plus il s'énervait. Il avait ce regard flottant absolument effrayant. Dans le brouillard exécrable de l'ivrogne, l'absence d'inhibition lui faisait trouver les pires ignominies à prononcer. Les lèvres gonflées, humides et rouges où perlait souvent une écume répugnante il ne cessait de rabaisser Isabelle. Il trouvait dans son histoire de quoi accrocher son fiel. Il faisait d'elle une incapable, il lui reprochait de n'avoir jamais su le soutenir, il lui reprochait même de n'être qu'une ménagère idiote et de n'avoir pas terminé ses diplômes... Isabelle avait interrompu ses études pour l'épouser. Tout était sujet de reproches. Jusqu'aux amis qui avaient fui la maison, osait-il dire, en raison de sa bouffe exécrable et de sa conversation emmerdante. Il gueulait qu'elle était emmerdante. Vadim assistait à la scène depuis le fond de la pièce, impuissant et tétanisé. Plus la colère montait plus les bras du père s'agitaient dans l'air s'en prenant à n'importe quoi, les objets qu'elle avait choisis avec soin, la vaisselle, puis le père plaquait Isabelle contre un mur. Ce choc sourd du corps d'Isabelle contre le mur du salon faisait résonner tous les murs de l'appartement. Certainement les voisins devaient l'entendre. Et la première peur du garçon c'était que l'un d'eux intervienne fâché. Vadim avait honte. Il prenait sa part de honte comme dans l'escalier lorsqu'il allait croiser les autres enfants qui le regardaient fixement. Il baissait les yeux. Ce choc contre le mur. Plus terrible qu'un coup de canon. Sa mère saisie, comme enfoncée dans la paroi, incapable de bouger. Ce bruit sourd, Vadim l'entendait, signal de la colère, déclencheur de la violence. Et Vadim voyait le père presser Isabelle et lui imposer sa bouche suintant l'alcool. Ses mains cherchaient à la défaire. Il exhalait la transpiration des alcooliques imbibés. Les pires grossièretés fusaient. Lorsqu'il se faisait plus insistant encore, Isabelle profitait du moment où il dégrafait son pantalon pour le repousser. L'homme chancelait avant de reprendre. Il titubait mais trouvait une force inouïe en lui pour exprimer sa rancœur. Dans les pires moments, s'il parvenait à se redresser assez, il pouvait à deux mains casser une chaise sur le carrelage. Il hurlait si Isabelle tentait d'en ramasser les morceaux. Alors, il n'était plus qu'un monstre hideux. C'en était trop pour le garçon. Puisque sa mère avait su s'échapper, il était

impossible à Vadim d'assister à la suite de ces scènes de délires dantesques. Sans un bruit, se fondant dans le décor, se faisant oublier ce qui était facile puisque son père s'en prenait à sa mère, il glissait dans sa chambre et fermait silencieusement la porte à clé. C'était son refuge. Sa prison et son refuge. À chaque fois, il restait un moment, le dos appuyé à la porte close, à contempler la pièce, son domaine, sa planche de salut avec ses objets à lui, ses livres...

Il se protégeait dans les livres, dans la musique, dans les rêves. Du moins, il tentait de faire abstraction. Sa haine contre son père montait au fond de lui. Il avait honte de ne pouvoir aider sa mère. Il lui en voulait aussi de se laisser faire. Vadim ne voyait pas de fin à cet enfer. Pour tenir, lui s'accrochait à ce petit univers qui était le sien. Il plongeait sur le lit pour écouter sa musique le haut parleur de plastique rouge du petit électrophone collé à son oreille. Au bout d'un temps, les rumeurs de la colère paternelle s'éteindraient. Les heures passaient, il prenait un livre, changeait de disque, finissait par s'endormir malgré lui... puis émergeait brusquement de ses rêves ayant souvent trop chaud ou soif.

C'était en général dans la nuit, vers deux ou trois heures du matin. La guerre était provisoirement terminée, il se levait et regardait d'abord par la fenêtre la rue assoupie. Tout semblait si calme et ordonné dehors. Il s'imaginait parfois faire son sac et partir. Personne ne l'entendrait, ne se rendrait compte de rien. La seule chose qui le retenait encore c'était la culpabilité vis-à-vis de sa mère. Mais oui, il aurait pu partir. Il rêvait un moment à sa fugue, à ce qu'il pourrait faire. Il faudrait mentir sur son âge. Trouver un petit travail... Mais sa mère... Ses pensées revenaient alors vers l'appartement. C'était quasiment le silence parfait dans la nuit. Seuls montaient assourdis, les petits bruits familiers de l'immeuble endormi. Il reconnaissait le gargouillis habituel de l'eau dans les radiateurs, le grincement d'un volet sous le vent.

Quand il avait acquis la certitude que le calme était revenu dans l'appartement, il sortait de la chambre le plus discrètement possible. Le danger était passé, provisoirement. Sans allumer, il inspectait longuement l'ampleur des dégâts comme après un bombardement ou un tremblement de terre. Il cherchait quel nouvel objet avait été la victime de son père. Au fil des années et des colères, un certain nombre de bibelots et accessoires avaient été brisés. C'était le plus souvent de la décoration rapportée par sa mère, des petits vases.... des trucs qu'elle aimait bien. Le garçon en saisissait parfois un dans la main pour constater avec tristesse qu'il ne serait pas réparable. D'autres avaient échappé par miracle à la foudre paternelle. Nombre d'entre eux portaient les stigmates d'une colère passée. Il manquait un morceau à l'un, l'autre avait été recollé le mieux possible, souvent par Vadim lui-même. Tous ces objets étaient des témoins et des preuves. Mais Vadim éprouvait encore cette honte qui faisait qu'il était mieux que personne de l'extérieur ne risque de voir ça, ne pose des questions, n'interroge sur toutes ces fêlures, le nombre d'objets recollés...

L'appartement avec ses obstacles improbables semés un peu partout, n'avait pour seul éclairage que la lumière orange du réverbère de la rue. Plus que ce spectacle affligeant qui rappelait une zone dévastée, c'était l'odeur répugnante du pastis qui envahissait tout. C'était prenant et écœurant. L'anis et l'alcool imposaient leurs relents dans un mariage sinistre. Il aurait pu en vomir. Il lui arrivait de se demander si les personnes qui passaient devant la porte palière de l'appartement sentaient cette odeur tenace. Le seul antidote à ce poison serait celui de l'eau de javel et une longue aération de l'appartement. Il progressait lentement vers la cuisine. Il fallait éviter de heurter un objet au sol. Le dégoût l'envahissait en effleurant ces objets poisseux que le père avait dispersés n'importe où. Des verres, des ustensiles de cuisine...

Dans ces sorties nocturnes, même s'il devait aller au collège le lendemain et qu'il serait fatigué, il lui arrivait de ranger, ramasser les bouteilles renversées, vider les cendriers, jeter les objets brisés. Il faisait cela avec une lenteur extrême pour limiter les bruits. Pas tant par crainte de réveiller son père abruti par l'alcool, que sa mère qui avait besoin de repos. Il arrivait qu'elle l'entende et le rejoigne dans la cuisine. Elle devinait son fils dans l'ombre. Lui constatait qu'elle était encore habillée. Dans le noir, il devinait sa robe froissée, parfois souillée. Elle lui reprochait à voix basse et en douceur de ranger, voulait faire à sa place, il la repoussait... parfois elle le prenait maladroitement dans ses bras.

— Ça va s'arranger, on trouvera une solution

La voix de sa mère était rauque, épuisée.

— Quelle solution ? Quand il te tuera ?

C'était dans ces moments que les pires pensées lui revenaient et qu'il souhaitait ardemment la mort de son père pour qu'il ne tue pas sa mère, ne la blesse pas, ne la détruise pas plus. Il la voyait toute petite, amaigrie, dépérir de jour en jour. Il pressentait que dans la chambre parentale, elle subissait d'autres horreurs qu'il n'osait s'avouer.

En pleine nuit, il leur faisait un café, une tisane, ce qu'il trouvait. Il lui proposait si elle était là, des tartines dont elle ne voulait jamais. Le réfrigérateur entrouvert éclairait tristement la table de formica. Puis il sentait la fatigue, rangeait le pain, la confiture ou le fromage, rejoignait sa chambre, son refuge.

Sa chambre à lui, encombrée de ses affaires, alternait des phases de rangement méticuleux et précis à des moments qui auraient fait croire qu'un tsunami était passé par là. Sa mère lui fichait la paix avec ça. Elle avait d'autres soucis. Elle n'était pas intrusive. Elle savait que Vadim finirait par changer les draps et laver son linge. Vadim mettait un point d'honneur à gérer seul ses lessives, les étendre dans la salle de bains au-dessus de la baignoire. Il savait même repasser plus ou moins bien ses chemises blanches. Son père qui n'aurait jamais pris une éponge et encore moins rempli la machine à laver, pouvait s'il le croisait dans la salle de bains au moment où il s'occupait de son linge, lui envoyer une formule de macho viriliste sardonique et cinglante.

— Alors, la fifille à sa maman aide bien à faire le ménage et la lessive ? Tu devrais mettre un tablier

Puis le père sortait en ville pour aller s'abreuver dans quelque troquet infâme.

Vadim serrait les dents.

Il était très rare que Vadim puisse inviter des amis. Il fallait que son père soit en déplacement, que ceux-ci soient libres. Et puis, il n'aimait pas tellement que ses copains voient sa mère au visage si pâle et triste. Rémi était venu deux ou trois fois mais c'était surtout pour qu'ils puissent sortir.

Il arrivait aussi à Vadim, même par temps calme, d'aimer rester dans sa chambre, seul. Il s'imaginait dans la cabine d'un bateau en mer, voyageant au loin. Il rêvait qu'il traversait l'océan pour retrouver un ami, Rémi peut-être qui l'aurait devancé dans un pays chaud. Rêver lui permettait de résister, d'imaginer une autre vie.

Déjà, avant d'être avec ses grands-parents, il lui arrivait de se réfugier dans sa chambre après une dispute avec sa mère, parce qu'il lui en voulait de se laisser faire et qu'elle tentait de le raisonner.

Par petits épisodes, depuis qu'il était à la campagne, il avait repris cette habitude de se réfugier dans la chambre. Pour éviter la colère, ou parce qu'il se sentait submergé d'émotions ou trop seul. Quelquefois, lorsqu'une rare visite se présentait, une amie d'Hélène, un ancien étudiant de Robert de passage dans la région, il se précipitait dans sa chambre comme un sauvage. Si c'était une amie d'Hélène, il pouvait préférer le bureau où Robert lisait toujours à l'écart. Il disait ne pas apprécier le commérage des pipelettes du village... mais le plus souvent Vadim se cachait dans cette chambre d'amis qu'Hélène lui avait concédée.

L'ennui de cette chambre, c'est qu'il y avait très peu d'affaires à lui. Aucune décoration au mur qui ne lui appartienne. Hélène avait accroché contre la tapisserie de vieux tableaux de famille. Une arrière-grand-mère au regard sombre lui rappelait le sien quand il était fâché. Un de ses jeux secrets, était de se placer devant la peinture et d'insulter la vieille revêche les yeux dans les yeux.

Il avait ouvert les tiroirs. Dans l'une des tables de chevet, placées de part et d'autre du grand lit au matelas trop mou, il avait trouvé un pot de chambre. Cette découverte n'avait eu de cesse de le surprendre et il ouvrait souvent la petite porte avec la loge dédiée, amusé et subjugué devant l'étrange objet de faïence. Ça l'épatait qu'on puisse utiliser un truc pareil. Ça le dégoûtait aussi. Il avait demandé à son ancêtre du tableau, en lui mettant sous le nez, si elle avait utilisé ce pot. L'imaginer en position avec ses fesses probablement imposantes le faisait rire d'abord, mais il avait vite un haut le cœur, remplaçant le pot dans sa loge et la refermait dégouté. Il courrait en général se laver les mains à la salle de bains, comme si le pot venait d'être utilisé. Dans le lit, il dormait côté fenêtre, le plus loin possible de la table de nuit contenant le pot.

Une sorte de coiffeuse dans un coin, accueillait dans ses tiroirs de vieilles brosses à cheveux et des boîtes de poudre en métal ciselé. L'une d'elle en contenait encore. Il s'était amusé à s'en appliquer sur le visage avec une espèce de pinceau qu'il avait trouvé.

En dehors de ça, excepté le miroir immense de l'armoire, il n'y avait pas grand-chose d'amusant dans cette chambre. Il s'y sentait presque en prison. Il avait pu ranger son linge dans la vieille et grosse armoire. Hélène avait disposé de petits sacs de lavande dont il aimait bien l'odeur. Il les respirait à plein nez avant de les glisser avec soin entre ses chemises.

Cette chambre d'adoption, n'était pas vraiment la sienne. Il avait su tout de même en faire son refuge.

Et cette fois, il décida fermement qu'il resterait sans sortir jusqu'au lendemain soir. C'était sa décision. Un mélange de défi personnel et d'auto-punition.

Il songea un instant à utiliser le pot de chambre, mais c'était impossible. Il s'amusa, grimpé sur une chaise, au risque de la chute, à uriner par la fenêtre dans le jardin tout en tentant d'arroser les fleurs. Il faudrait tout de même qu'il sorte un moment... il s'accordait une dérogation pour les toilettes, mais il resterait là, jusqu'au lendemain soir, juré. Il n'irait même pas se laver les dents.

Non pas qu'il en veuille à ses grands-parents. Il n'avait rien à leur reprocher. Il avait en réalité été touché au-delà de l'imaginable. Des compliments comme ça, il n'en avait pas souvent reçus. Isabelle qui lui disait des encouragements était trop à ses préoccupations et ses urgences pour penser à le féliciter sur ses qualités. Elle l'aimait, il était aussi un poids.

Vadim ne se sentait pas digne ou pas à la hauteur de ces compliments, parce que c'était tellement le contraire des vilenies que son père avait pu lui dire autrefois, c'était presque trop. Pas recevable, pas acceptable. Il ne voulait pas qu'on ait pitié de lui. Fils de salaud, il n'avait qu'une peur, devenir

un salaud lui-même, d'hériter de ce comportement. Il avait tellement entendu dire « tel père, tel fils ». Il avait la trouille de devenir à son tour, un jour, un alcoolique. La malédiction.

Rester dans la chambre, c'était une façon de se punir un peu tout seul. « Va au lit ! » disent encore des parents pour punir un enfant pas sage. Et Vadim ne se sentait pas sage. Trop traversé de pensées sombres, de pensées noires. Rester dans la chambre, jusqu'à demain soir. C'était sa punition et son défi.

Épisode 7 – En prison

En prison. Je suis en prison. Impossible de sortir. Je ne peux pas sortir. Le pire, c'est que je me suis enfermé tout seul. Pris au piège. Voilà. Si je sortais maintenant, ils me prendraient pour un idiot, pour un gamin, pour un crétin. Pour un fou comme mon père. Pas envie de supporter les réflexions de Grand-Père ou même les remarques gentilles de Grand-Mère. En plus ils auraient raison. Je me suis assez ridiculisé. Merde. Je me suis piégé tout seul. C'était plus fort que moi. Ils ne peuvent pas comprendre que la gentillesse ça peut faire mal. Je ne suis pas habitué à la gentillesse. Si mon père était gentil avec moi, c'était juste pour m'envoyer acheter de l'alcool. Et si je me bougeais pas les fesses, je me prenais une baffe bien vite. J'aurais mieux fait de sortir de la maison, d'emmener les chiens faire un tour dans le chemin. Je me serais calmé. On aurait dîné. Ou juste, j'aurais rien dû dire. Ravaler ma salive. Penser à autre chose. C'est souvent comme ça. Avec les adultes je perds mon calme. Et voilà, je me suis bien puni, ça on peut le dire, puni tout seul, je vais devoir rester là jusqu'à demain soir, dans cette vieille piaule.

En plus je commence à avoir faim, vraiment faim. Faut pas trop que j'y pense. Mais plus je me dis de ne pas y penser, plus mon estomac gargouille. Je sais pas quelle heure il peut être. Pourquoi je n'ai pas voulu de montre ? C'est vrai que je les casse souvent sans faire exprès, je me cogne, je suis maladroit. L'horloge est dans la cuisine, si je descends, ils vont m'entendre ou me voir. Et puis les chiens vont me sentir arriver. Ils vont se précipiter sur moi, surtout le petit. Impossible de passer discrètement.

Je me suis endormi. Il fait nuit dehors. Il a l'air de bien faire nuit. On ne voit aucune lumière. De toutes façons les autres maisons sont trop loin. Je ne me rends pas vraiment compte combien de temps j'ai passé sous l'édredon. J'avais chaud là-dessous, j'aime ça. Je me sentais protégé je crois. Et puis ici, c'est pas comme à la ville, on entend rien, ou juste un coq ou un chien qui aboie. Les vieux, j'ai pas l'impression qu'ils soient montés. Ils doivent être en bas devant la télé. J'entends rien. D'habitude ils mettent la télé fort. C'est les vieux. Sourds comme un pot. Ou alors ils ont peut-être fermé la porte. Pour ne pas me déranger.

Ce que je pourrais faire, c'est me glisser discret dans le couloir. Jeter un œil vers l'escalier. Je verrais la lumière. Et puis aller vers les chiottes. Je pourrais boire un coup au lavabo. En faisant couler l'eau doucement, sinon ça s'entend en bas dans la cuisine. Dans cette vieille maison les tuyaux font du bruit. Oui, je vais sortir discrètement, boire juste un peu d'eau. Il faudra que je me glisse dans le noir, sans allumer. Surtout que personne n'entende, ni les chiens. Un peu comme un agent secret. J'ai qu'à me dire que je suis un agent secret comme dans le roman que j'ai trouvé l'autre jour.

Faut que je déplace la chaise d'abord. Surtout sans la faire grincer et que je passe dans le couloir. Je vais laisser la porte à peine ouverte pour qu'on n'entende pas si je la tirais derrière moi. Ça fait une sorte de souffle. Je dois aller jusqu'à la troisième à gauche. Faudra pas que je me trompe. J'espère qu'ils ne vont rien entendre d'en bas. En chaussettes, ça devrait le faire. Elle est quand même lourde cette vieille chaise... Bon sang ! J'ai failli me prendre la porte. Elle grince !

C'est quoi ça ? Un plateau sur un tabouret. J'ai failli le faire tomber. C'est idiot de mettre ça collé à la porte. J'ai compris. Elle a apporté un plateau avec de quoi manger. Elle a monté un plateau. Il y a des assiettes avec un couvercle. Des bols avec du papier alu. Une petite carafe. Je vois mal. Il y a un papier on dirait. Une enveloppe. Impossible de bien voir dans le noir.

Je vais pisser et je reviens voir après ? Non, je veux regarder ce papier d'abord, on dirait une carte postale. Je rentre le plateau ou je le laisse ? Si je le rentre, ils vont voir que je me suis levé. Je ne vois absolument rien. Je vais juste regarder cette enveloppe. Trop sombre ici. Demi-tour. Je vais allumer cinq minutes la petite lampe de la table de nuit. Faut que je repousse un peu la porte quand même. Je déciderai après ce que je fais.

Pourquoi cette lettre ? Le menu ? Non, plutôt un problème avec maman. Si elle avait eu un accident, ils seraient venus me réveiller j'espère. Oui mais la chaise coinçait la porte. Ils auraient tapé. Ou je ne sais quoi. Ou rien à voir avec maman. Peut-être que finalement ils préfèrent ne pas me garder chez eux. Ça ne m'étonnerait pas. À mon avis c'est ça. C'est juste une lettre pour me dire que finalement, ils veulent me virer à cause de mon caractère. Mon putain de caractère ! C'est vrai qu'ils ont dû penser que j'étais parti pour rien. Mais je pouvais pas rester. Ils ne peuvent pas comprendre. J'étais trop mal avec leurs compliments mielleux. Juste pour m'amadouer. Ou c'est à cause des colères d'avant, c'est vrai que des fois je pars en vrille. Hélène, elle doit déjà nourrir son mari, s'occuper de la maison. Je lui donne trop de travail.

Ou alors, ils veulent que je parte parce que je ressemble trop à mon père, qu'il a fait trop de mal à leur fille. Je peux les comprendre. Isabelle c'est leur fille unique. Ils voient bien qu'elle a gâché sa vie pour ce type. Ils n'ont pas envie que ça recommence. De toutes façons, je sens bien que je vais finir dans une vieille pension d'un bahut pourri. Ils sont à la retraite, pas pour me garder avec mes problèmes.

S'ils me mettent dans le coin je vais me retrouver avec des jeunes qui me voyaient aux vacances. Ils vont bien se foutre de ma gueule. Déjà qu'ils se moquaient de mon accent. En plus, ils jouent tous au rugby et j'y connais rien à ce jeu. J'aime pas trop le sport. Ou alors juste nager. Ça me manque la piscine quand on y était allé avec Rémi.

Oui à mon avis, c'est ça. Avec maman ils combinent toujours des trucs dans mon dos. C'est bon. J'ai plus quatre ans. Ils font les gentils devant moi et puis une fois dans ma chambre, hop, ils en profitent pour discuter entre eux et il leur faut pas une soirée pour gommer leurs bonnes paroles et m'abandonner. Même leurs chiens, ils les laisseraient pas à la fourrière ou à des inconnus. Mais bon, je les comprends, c'est mon caractère de merde. Ils sont vieux, ils ont besoin de paix et pas que je vienne les faire chier. Ils sont bien mieux sans moi. De toutes façons, s'ils ne m'avaient pas viré, je me serais tiré. Le village est mort, y a personne. C'est pas possible ici... alors c'est quoi cette carte ? Ils ont même mis une enveloppe. Pourquoi pas un timbre ? C'est l'écriture de Robert, elle est toute fine, penchée, plus pointue que celle d'Hélène. Faut que je m'approche de la lampe, pas facile à lire.

« Vadim, repose-toi bien si tu es fatigué. Mamie t'a préparé ce petit plateau. Il y a des choses qui peuvent se manger froid et même deux desserts ! Si tu préfères du chaud, elle a laissé pour toi de la soupe à réchauffer dans la cuisine. Tu peux manger ton plateau dans la chambre, mais si tu préfères tu peux le manger en bas. Fais à ta guise. Nous regardons un peu la télévision. Il y a l'air d'avoir un bon film. N'hésite pas si ça te dit. J'ai sorti les chiens, mais ils te cherchaient. Si nous sommes déjà couchés au moment où tu liras ce mot, bon appétit, bonne nuit et gros bisous. Tes grands-parents qui t'aiment. »

Il a une drôle de signature. Je n'arrive pas à la lire.

Je sais pas pourquoi, j'ai les doigts qui tremblent. Il est trop gentil ce mot. Il ne parle pas du tout de ce qui s'est passé. Il ne pose pas de question. Bizarre.

À mon avis, c'est pour mieux cacher la vérité. C'est pas normal. Le coup du plateau, le gentil petit mot et demain il faudra que je fasse mon sac. Je suis pas naïf non plus. Je pars en faisant la tête, je me planque dans la chambre, je fais semblant de dormir et même pas un mot de reproche ? C'est pas trop crédible comme disait le père quand il voyait maman trop gentille. Oui, Vadim, tu vas bientôt être pensionnaire dans un bahut sinistre. Il y a juste un bus le lundi matin et un autre le vendredi soir. J'ai bien vu. Il faut que je me prépare à ça. Ils vont vouloir voir mes cahiers d'avant et mes bulletins. J'ai juste le dernier.

Je sais pas si je le mange ou pas ce plateau. Ou si je remets la carte comme si j'avais rien vu. Ce serait peut-être plus prudent. De toutes façons, il faut que j'aille pisser. Dans quel pétrin je me suis mis encore ! Et j'en ai jusqu'à demain soir de toutes façons, je vais pas descendre avant, comme si de rien n'était. Ils vont me prendre pour un comique. Je sais pas si je mange juste un ou deux trucs ou rien, rien je tiendrais pas... et demain soir je redescends le plateau quasi intact. Ou alors je le rentre et je le garde, mais je le mange petit à petit en faisant des réserves avec des portions pour tenir jusqu'à demain soir. Je vais le mettre sur le lit pour regarder. C'est lourd !

Il y a deux desserts c'est déjà ça. Du pain. Une grosse assiette avec de la charcuterie, de la salade de pâtes... J'en mangerai un peu ce soir, je prendrai un dessert au petit déjeuner et le reste vers midi. Et je redescends demain soir. Pas trop tôt. Faudrait que je tienne jusqu'à ce qu'ils dorment. Bon de toutes façons je vais d'abord aller pisser *discretos*.

Stop ! La lampe. Si jamais ils passent, ils vont voir la lumière. Faut que j'évite de les croiser si jamais ils remontent. Le Robert, il fait bien grincer les marches, on l'entend de loin, mais Hélène, elle se déplace sans jamais faire de bruit. « *À pas de louve* » comme dit Robert. On dirait qu'elle glisse sur le plancher. Je me demande si c'est pas pour mieux nous espionner.

Tout a l'air bien éteint partout, je n'entends vraiment rien. Faut que j'évite de me cogner ou de faire du bruit. C'est drôle ça fait plus petit dans le noir. J'ai déjà passé la deuxième porte ? Zut, c'est la salle de bains. Remarque, je pourrais boire à ce lavabo et y pisser discrètement.

Oui, mais bien rincer, sinon Grand-Mère va sentir, elle a le nez pour tout... Non tant pis, je sors, je fais comme j'avais dit. Je vais jusqu'aux toilettes.

Je sais pas si je tire le verrou. Si je le fais ils vont savoir que je suis là, ça risque de faire du bruit. Si je le tire pas et que la vieille Hélène débarque, je vais avoir l'air malin. J'allume ou pas ? Si j'allume, ils vont voir la lumière depuis l'escalier, c'est sûr. Si je n'allume pas, je risque de pisser de travers. Je vais m'asseoir. Voilà. Pour un peu je vais m'endormir là... La chasse ! Comment je fais ? Si je la tire pour le coup, forcément ça va gargouiller jusque dans la cuisine, si je le fais pas...

Ou alors, je vais essayer d'appuyer tout doucement, juste envoyer juste un filet d'eau. Ça gargouille c'est pas possible ! Ou c'est mon ventre... Juste un peu, encore un peu. Je vais entrouvrir à peine la porte pour être certain que personne n'a entendu ou ne passe par là. J'ai l'impression d'être dans un film d'agents secrets. Faut pas se faire choper sinon ils vont me descendre. En plus Grand-père a connu la guerre. Il a encore de bons réflexes... Si ça se trouve, à cause du noir, il va me prendre pour un voleur et sortir son tromblon de la vitrine. Je me demande si je ne ferais pas mieux de rentrer à la chambre en rampant. Bon sang ! Tu m'as fait peur ! Qu'est-ce que tu fiches là toi ? Pourvu que la chienne ne le suive pas ! Mais comment il m'a entendu lui ? Je suis pas en train de jouer ! Arrête de me lécher le cou ! Faut surtout pas que je gémissse ou crie, ça chatouille. Il est fou ce chien avec sa langue baveuse... Il va vouloir entrer dans la chambre.

S'il mange le plateau, je suis mort. Je n'aurai plus de réserves pour tenir. Va coucher ! Descends ! Il comprend rien évidemment. Non, mais descends, ils vont te chercher ! Il comprend rien, mais je peux pas crier...

Bordel, descends du lit ! Je rêve ! Laisse le plateau surtout ! Couché ! C'est bon, je t'en donne un tout petit morceau, mais touche pas au reste. Quel gourmand. Non, non, même si tu me donnes la patte tu n'auras rien de plus. Juste un petit bout alors. Tu es trop mignon, mais tu peux pas rester là... C'est mon lit ! Pousse-toi ! Il est fou, il veut rester. Si je le chasse ça va faire du bruit et attirer l'attention. S'il reste, ils vont voir que j'ai pris le plateau et que je l'ai gardé avec moi. En même temps, s'il reste, je m'ennuierai moins. Oui, mais il faudra qu'il sorte pisser lui. Dès demain matin. Je vais devoir lui ouvrir discrètement. La chienne va vouloir le chercher.

C'est pas possible cette histoire, rien ne marche comme prévu. Tous mes plans sont en train de capoter. Je sais pas comment je vais m'en sortir.

Le couloir, la lumière du couloir vient de s'allumer ! Le plateau ! Faut que je le remette sur le tabouret. Non pas possible, le chien va le faire tomber. Et ils vont m'entendre... Tant pis ! Je le dépose sur la coiffeuse. Dans le noir on ne verra rien. Et la porte est entrouverte ! Si je la ferme le chien risque de gratter. J'ai l'impression que j'entends monter. Ça doit être Hélène. On dirait qu'elle passe par la salle de bains. Faut que je me planque vite sous les draps et je fasse le mort. Elle va penser que je dors si tout va bien.

C'est pas vrai, elle appelle le chien. Elle veut qu'il me laisse dormir tranquille, elle l'appelle depuis la porte. Elle ne rentre pas, j'ai l'impression qu'elle reste à la porte. Elle ne verra pas le plateau dans le noir.

Et je sais pas pourquoi, voilà que je lui réponds que ça ne me dérange pas, qu'il peut dormir avec moi... Elle répond qu'elle est d'accord, que ça me fera de la compagnie mais qu'il faudra secouer l'édredon demain. À cause des poils. Du chien. Pas les miens. Elle a dit ça tranquillement. Et le chien, on dirait qu'il a compris et du coup il se serre contre moi. Peut-être qu'il m'aime bien lui. Mais j'ai chaud, trop chaud. J'ai même pas retiré mon pantalon. Elle est partie sans poser de questions. Incroyable.

Je vais me mettre en slip. J'ai chaud. J'ai faim. Je vais reprendre un deuxième dessert finalement, sinon j'arriverai pas à dormir. On dirait que Robert est encore en vas, je n'entends rien. J'ai trop chaud. Qu'est-ce qu'elle m'a mis à boire sur le plateau ? De la menthe en plus. J'aime. Maman serait pas d'accord. Il ne faut pas boire sucré. Mais ça rafraîchit.

Pousse-toi un peu ! C'est pas ton lit ! On va avoir chaud. Allez, hop, sur les pieds ce sera mieux. Je sais pas pourquoi j'ai l'impression que je ne vais pas arriver à dormir. Je vais faire une nuit blanche. Oui c'est ça, je vais faire une nuit blanche et comme demain je pourrai pas sortir avant le soir, je dormirai la journée et je sortirai une fois la nuit tombée.

Oui, mais si je dors le jour, je ne dormirai plus la nuit. Ça veut dire que je vivrai la nuit et dormirai le jour. Comme ça, je ne les dérangerai plus. Je pourrais leur expliquer. Mais si de toutes façons ils m'envoient en pension, ça va être réglé. Oui, mais en pension, je vais être tout décalé. Je tiendrai pas le coup et ils vont me virer. J'avais lu ça, ce chanteur qui a été viré de pension en pension et qui en a fait cinq avant de se lancer dans la musique. Je n'y connais rien à la musique, Grand-Père ne m'a pas encore appris à jouer de la mandoline. De toutes façons, je ne vais pas aller

faire des concerts avec la mandoline. Il ne voudra jamais et je connais personne dans le monde de la musique !

Ma vie est foutue, je sais pas comment je vais m'en sortir. À cause de ma connerie, tout s'enchaîne négativement. J'aurais plus qu'à disparaître. Remarque ça fera un poids de moins pour ma mère, déjà que visiblement je l'encombre pour sa carrière et un poids de moins pour les vieux.

Si Rémi était là, il me conseillerait ! Ce que je pourrais faire, c'est fuguer, aller retrouver Rémi et on part ensemble. Je dois pouvoir monter en stop, marcher... Je sais comment faire pour aller chez lui et même où est sa chambre, je pourrai l'appeler d'en bas. Envoyer des cailloux sur ses vitres.

On est jeunes mais à deux on pourra se débrouiller. Au début, on n'aura qu'à mentir sur nos âges. J'ai lu ça. Des jeunes partent faire leur vie. Il y avait cette histoire de pionniers en Nouvelle-Zélande. Il faudrait trouver un bateau. On n'est pas très grands, on trouvera bien une cale où se cacher... Et puis là-bas, on se débrouillera, à deux on peut trouver un coin à défricher, on bâtit une cabane, même petite, on fait des cultures et puis au fur et à mesure, on vend nos produits, on s'agrandit, on prend un employé, puis deux... De toutes façons on ne reviendra en France que si on devient vraiment riches. Histoire de leur clouer le bec. On leur montrera ce que des jeunes peuvent faire !

Je leur laisserai des lettres pour expliquer. Ce que j'espère, c'est qu'ils comprendront et que les grands-parents vivront assez longtemps. Oui, ils ne sont pas si vieux. Je me demande si j'emmène le chien ou pas ? Il va manquer à la vieille chienne, mais elle, c'est sûr, elle ne pourrait pas nous suivre, elle fatiguerait trop vite. J'aimerais bien qu'il vienne, ça me ferait une compagnie, et puis même petit, en cas de problème, un chien ça peut vous défendre. Il faudra que j'explique bien à Isabelle. C'est pas de sa faute. Je ne veux pas être un poids. Elle a plein de choses à faire, à cause des dettes, son travail, tout ça. Peut-être qu'elle voudra refaire sa vie. Je sais pas si ça me plairait. Avoir un beau père. Il faudrait qu'elle rencontre quelqu'un de bien. De gentil. Je me demande ce que Rémi va penser de ces projets. Il faudrait que je lui en parle. Que je l'appelle à un moment où il serait seul chez lui. Pas avec ses parents ou même sa sœur pour écouter. Il faudra que tout ça reste secret. Notre secret.

En fait je m'endors un peu. Du coup ça me permettra de reprendre des forces. De tout bien organiser. De toutes façons je ne vais pas pouvoir rester ici... Rémi, c'est comme un frère pour moi. Au début, on aura juste une petite cabane, on sera obligés de dormir l'un contre l'autre. On se tiendra chaud. Je sais qu'il me comprend. Il m'a toujours compris. Le chien, il dormira par terre. Sinon on aura trop chaud. Il faut que je l'appelle Rémi... Trop impatient... Il fait bon sous l'édredon... À la limite, je pourrai sortir un peu plus tôt demain... De toute façon, c'est pas grave, si je pars, pas la peine de perdre du temps à traîner au lit la journée... Il ronfle... Le chien ronfle... Moi aussi je vais ronfler... Je tiens plus... Rémi... Oui, tous les deux en Nouvelle-Zélande. On sera deux associés. Faudra trouver un nom à notre société. Et même si on se marie on vivra toujours ensemble, dans une grande maison... Comme une grande famille... Rémi, mon frère... mon ami... Si tu savais comme je tiens à toi... comme tu me manques... Rémi... Rémi... Ré...

Épisode 8 – Petit déjeuner

Une délicieuse odeur montait de la cuisine mêlant celle du café à celle du pain grillé et des œufs au bacon. Les chiens frétilaient de joie autour de la table dans l'espérance de pouvoir se régaler de quelques miettes.

Ces effluves avaient fait sortir Hélène et Robert de leur chambre. Dans le couloir, elle lui donna un léger coup de coude. Mi-intrigués, mi-amusés, ils échangèrent leurs sourires. Tout cela était de bon augure pour commencer la journée. Ils étaient beaux dans leurs robes de chambre identiques en soie orientale bleue, les pieds bien arrimés dans leurs superbes chaussons molletonnés... Robert insistait pour qu'on dise « mules » et non chaussons. Il avait des snobismes surprenants.

Du pas de la porte, ils découvrirent Vadim dans la cuisine, affairé comme un maître d'hôtel. Il avait trouvé dans l'arrière-cuisine un magnifique tablier blanc manifestement trop grand pour lui dont il avait serré les liens par deux fois autour de ses hanches étroites mais surtout, il avait dégoté la magnifique toque de chef à la française cachée dans un placard. Il l'avait bien enfoncée sur sa tête. Hélène s'en amusa. C'était un objet de famille dont on ne savait plus qui avait eu un jour l'idée d'en équiper la maison. Il n'y avait jamais eu de personnel au service de la famille d'Hélène. Ils restèrent figés ainsi un petit moment. Le jeune cuisinier était concentré sur sa tâche et ces gestes rapides plutôt sûrs. Non seulement les grands-parents s'amusaient du ballet qu'effectuait Vadim autour de la table, mais ils furent impressionnés : celle-ci était décorée comme l'eût été la table d'un grand hôtel. Vadim avait trouvé dans la réserve une nappe immaculée aux revers de dentelle et les serviettes assorties. Il avait choisi la plus belle vaisselle de la maison, d'anciennes petites assiettes à motifs, des petites cuillers en argent, de petits bols asiatiques dont Hélène avait oublié l'existence, des verres en cristal dans lesquels il avait déjà versé du jus d'orange fait à la main. Il avait poussé le sens de la décoration en trouvant un peu de verdure au jardin, quelques feuilles de houx disposées avec science étaient complétées par quelques étoiles dorées prises dans les décorations de Noël. Vadim avait mené son ballet tout en laissant la cuisine impeccable. Il se révélait soudain dans l'action.

Robert serra discrètement la main d'Hélène, tant il était ému en observant son petit fils en chef cuisinier. Il émit un petit bruit discret avec la gorge pour signifier leur présence.

— Oh, vous êtes déjà là ? dit Vadim feignant de découvrir seulement leur présence, je vous en prie, c'est prêt.

Hélène et Robert s'avancèrent, majestueux, les chiens s'écartant devant eux comme la cour laissant passer le Roi et la Reine.

— Si vous voulez vous donner la peine...

Vadim tira une chaise pour installer Hélène puis une autre pour son grand-père.

— Souhaiterez-vous du thé, du café, du chocolat peut-être ?

— Du café ce sera très bien...

Ils jouèrent ainsi tous les trois et Vadim ne se départit jamais de son rôle de majordome, restant debout, allant de l'un à l'autre pour verser du café, préparer des tartines ou même des œufs au bacon.

Hélène s'étonna de l'appétit de Robert.

— Tu aimes les œufs maintenant ?

— Mais j’ai toujours adoré ça, surtout quand ils sont aussi bien préparés.

Il était sincère. Il est vrai que tout était délicieux dans ce petit-déjeuner. Aussi bien dans ce qui avait été préparé avec amour que le soin apporté à la décoration et ce service qui à défaut d’être professionnel se montrait à ce point emprunt de prévenance et de générosité qu’il valait mille discours. Vadim montrait un tel élan, un tel entrain théâtral et une telle joie à servir ses grands – parents qu’ils ne pouvaient qu’en être émus...

— Peut-être notre majordome nous fera-t-il l’honneur de déjeuner avec nous ? C’est vraiment très bon Vadim, ajouta Hélène avec douceur.

Vadim qui n’avait grignoté que quelques miettes et n’avaient pas cessé de s’agiter, réalisa qu’il avait faim et s’assit en souriant. Cela faisait un moment qu’il était dans l’effort. Il relâcha un peu la pression et réalisa que pour lui ce ne serait ni café, ni thé mais bien chocolat. Hélène se proposa de lui préparer. Il refusa indigné et se releva pour faire chauffer le lait.

Assis au bout de la table, il admirait ses grands-parents, les yeux pétillants.

— Alors, vous avez aimé ?

— Difficile de résister. C’est la bonne odeur qui nous a fait venir.

— J’espère que je ne vous ai pas réveillé trop tôt...

Hélène le rassura. Ils ne l’avaient pas entendu et c’était la délicieuse odeur qui était venue s’infiltrer sous leur porte qui les avaient incités à descendre.

Ils s’amusèrent de voir les chiens donner leurs pattes pour tenter de grappiller quelques miettes. La chienne posa sa tête sur les genoux de Vadim en lui faisant les yeux doux. Il lui glissa discrètement un peu de tartine beurrée.

Il se dit en lui-même que cela faisait du bien d’agir pour les autres... autrement que pour aider sa mère à réparer les catastrophes de son père. Il chassa de son esprit cette sale réminiscence et s’abandonna à la joie d’être avec ses grands-parents. Ils n’avaient rien dit pour hier soir et de cela il leur en était reconnaissant par-dessus tout.

Le petit déjeuner dura franchement plus longtemps que d’habitude, comme si aucun des trois n’avait envie d’interrompre ce moment de bonheur puis Robert lança.

— Dis-moi Vadim, tu as bien travaillé, pas seulement ce matin, mais hier aussi et les jours précédents... Est-ce que ça te dirait de prendre une petite journée de congé et d’accompagner ton vieux grand-père à la ville pour une escapade ? Je dois passer à la librairie, peut-être chez le disquaire et faire deux ou trois courses... Une petite virée te dirait ?

— Mais Mamie ne vient pas ?

— J’ai des choses à faire ici et puis vous serez bien entre hommes pour traîner dans vos boutiques et vous amuser, tu surveilleras juste ton grand-père qu’il n’aille pas fumer en cachette ou boire des bières au café !

— Tu fumes ? Tu bois des bières ?

Vadim regardait son grand-père interloqué. Celui-ci répondit en levant les yeux au ciel avec de grands airs mystérieux qui ne firent qu'intriguer Vadim ; que dans une autre vie il n'avait pas toujours été sage. Il avait fait même quelques bêtises même s'il s'était bien amendé et rangé ensuite.

— J'aurais très bien pu mal tourner, ou devenir un délinquant !

— N'exagère pas, tu n'as jamais pris qu'une amende pour dépassement de stationnement !

Vadim confia qu'il n'avait jamais fumé. Une ombre passa dans ses yeux quand il ajouta qu'il ne boirait jamais d'alcool. Hélène lança un regard navré à Robert qui pour effacer tout risque de mélancolie affirma qu'il allait mettre son jean et une chemise. Il demanda s'il était mieux de mettre la chemise à carreaux ou la blanche, avec quelle veste pour la ville ? Hélène en riant, l'invita à prendre le conseil de son petit fils qui s'y connaissait certainement mieux qu'elle en matière de mode. Et Vadim soudainement conforté, proposa en souriant :

— Si tu veux Grand-Père, en ville, je peux t'aider à te choisir une tenue à la mode !

— Mais voilà une bonne idée ! Si je me fiais aux conseils de ta grand-mère je serais encore à la mode... d'avant-guerre !

— Ce n'est pas avec ton style vestimentaire que tu m'as séduite, c'est sûr... répondit Hélène piquante... mais je t'aime toujours, c'est sûr aussi répondit-elle en le fixant.

Une immense vague de douceur traversa Vadim en contemplant ses deux grands-parents dans leur complicité narquoise et leur tendresse réciproque. Cette image-là, lui faisait un bien fou. Que deux adultes puissent s'aimer paisiblement lui paraissait presque exotique.

Malgré le refus d'Hélène, il tint à tout ranger et courut se préparer à vive allure. Il perdit un peu de temps à choisir une tenue qui lui plairait. La ville, ce n'était pas la capitale, mais il fallait tout de même qu'il ne fasse pas honte à son grand-père.

Il le retrouva attendant patiemment en lisant son journal dans son fauteuil cuir. Il fut convenu avec Hélène qu'ils déjeuneraient probablement quelque part en ville.

— Prenez tout votre temps et sois prudent sur la route !

Le conseil était superfétatoire. Car s'il y avait un excès que Robert ne risquait pas de commettre c'était l'excès de vitesse. Il faut dire que les routes tortueuses ne s'y prêtaient guère. Souvent des voitures qui surgissaient du néant piaffaient d'impatience tant il roulait sous la limite autorisée. Lorsqu'un tracteur imposait son tempo, il ne doublait jamais ou presque attendant que son conducteur bifurque vers quelque chemin de ferme.

La ceinture bien accrochée, Vadim s'était assis à côté de son grand-père, ce qui était rare puisqu'en général la place était occupée par sa grand-mère. Il admirait le paysage encore un peu embrumé avec ses lacets serrés qui menaient de la vallée sur le causse. Cela lui parut une éternité avant de pouvoir admirer le soleil sur le plateau. La route alors plus déliée se faufilait entre des prés et des champs. Des vaches paisibles, certaines affalées dans la boue, les contemplaient nonchalamment. Quelques chevaux recouverts d'une couverture, frissonnaient dans l'herbe encore fumante. Ils avaient entendu malgré le moteur, un vieil âne braire sur leur passage. Ils ne croisèrent qu'une ou deux voitures. Robert roulait concentré et Vadim n'osait pas lui parler de peur de le déranger dans sa conduite.

En regardant le vieil homme il se demanda quelle tête il aurait quand il serait vieux. Puis il se dit sans savoir pourquoi, qu'il serait peu probable qu'il vive aussi vieux... il se dit encore qu'il ne savait pas vraiment dire quel âge pouvait avoir son grand-père. Son père allait avoir quarante-cinq ans quand il eut son accident. Son père roulait toujours vite, avec des embardées, en faisant craquer les vitesses, en freinant brusquement. Le voyage paraissait un peu long à Vadim, le chauffage de la voiture avec quelque chose de lénifiant. Il sentit la fatigue le traverser. Car en réalité pour préparer le petit déjeuner, le garçon s'était levé avant le jour. Il n'avait pas imaginé que son grand-père voudrait lui faire la surprise de l'emmener avec lui à la ville. Vadim se demanda comment ils faisaient pour être aussi gentils avec lui.

Vadim fut interrompu dans ses pensées. Le grand-père venait de garer précautionneusement la voiture sur le vaste parking à l'entrée de la ville. Il expliqua qu'il préférerait se mettre à l'extérieur, qu'ils marcheraient un peu, car il avait perdu l'habitude de circuler dans les rues du centre-ville et de faire des créneaux pour se garer.

Les premières rues avant d'accéder au centre historique et aux commerces, étaient plutôt tristes, mal entretenues. Nombre d'immeubles étaient décatés. Des maisons aux façades noircies de pollution se montraient sinon en ruines, aussi usées que leurs habitants. On voyait l'intérieur des pièces au rez-de-chaussée. Vadim malgré lui jetait un œil sur des salons miteux où des vieillards avachis somnolaient devant des télévisions dont le son avait été poussé très fort. Robert marchait résolu, pressé de parvenir dans le centre. Ils passèrent devant un sans-domicile appuyé au sol à une façade. Vadim n'osait pas le fixer. Son grand-père qui était soudain revenu sur ses pas, manqua de bousculer son petit fils. Avait-il été pris de scrupules ? Il laissa pas mal de monnaie à l'homme qui grommela des remerciements. Ils reprirent leur route.

— Je sais bien que ce n'est qu'une goutte d'eau, que peut-être il va s'acheter à boire mais se retrouver dans la rue peut arriver à n'importe qui... à n'importe qui...

Vadim fut intrigué par la gravité du ton qu'avait pris son grand-père. Il perçut que son geste n'était pas un acte banal de charité mais renvoyait à quelque chose d'ancré en lui. Les sentiments du jeune homme étaient mêlés d'inquiétude. Le sans-domicile, aurait pu être son père, ou lui... c'était bien que son grand-père donne... et pourtant ce type allait probablement se saouler avec cet argent.

— On commence par le disquaire ? On va passer devant, on est là pour s'amuser quand même ! Tu choisiras quelque chose Vadim ! Et pour ta grand-mère aussi...

— Ce n'est pas mon anniversaire !

— Tu n'as pas toujours été à la maison pour tous tes anniversaires...

La boutique était une sorte de long couloir. Il fallait passer en se serrant entre les bacs. Disques d'occasion, chansons du monde, classique ou jazz, les chanteurs de variété coexistaient avec des chanteurs dits « à texte ». Robert avait réservé des disques qu'il avait commandés. Il aimait le jazz. Pour Hélène, Vadim demanda conseil à son grand-père. Elle aimait l'opéra. Un air de la Traviata résonna dans la petite boutique. « *Libiamo, ne' lieti calici !* » entonna le disquaire depuis son comptoir.

— Elle va aimer ? Demanda Vadim médusé mais amusé...

— Elle va adorer !

C'était au tour de Vadim de choisir pour lui.

— Tu crois que je pourrais ?

— Je ne savais pas que les jeunes de ton âge aimaient Brassens ! Oui, nous ne l'avons pas en plus. Tu m'autoriseras à l'écouter avec toi ?

C'était le X. Le disquaire proposa d'en faire écouter deux ou trois extraits puis joua « *La Rose, la bouteille et la poignée de main* ». Vadim voulut l'entendre en entier. Ils écoutèrent avec ferveur. Le disquaire félicita Vadim et son père pour cet excellent choix. Le jeune homme était assez grand avait-il dit pour comprendre que Brassens était un grand poète et non le « pornographe » comme disaient certains.

Robert acquiesça tout en corrigeant le disquaire :

— Je suis le grand-père de ce jeune homme, le grand-père !

Robert sortit dans la rue en sifflotant

— Je ne fais pas si vieux alors.

Vadim portait le sac contenant leurs achats. Il bredouilla un merci.

— Tu n'imagines même pas comme ça me fait plaisir de t'offrir ce disque, j'espère que tu te souviendras... plus tard... de qui te l'a offert... enfin, ça me fait plaisir vraiment !

— Tu peux être sûr que je n'oublierai jamais. C'est mon premier Brassens !

Et c'était vrai que jamais Vadim n'oublierait. Parce que c'était un cadeau de son grand-père, parce que Robert lui avait fait confiance en lui offrant un disque d'adultes. Il savait que la plupart de ses copains n'écoutaient que des trucs à la mode, les variétés de la télé. Le seul qu'il connaissait à aimer Brassens comme lui, c'était Rémi. Il ne put s'empêcher d'en parler.

— Mes copains n'aiment pas Brassens ou ne le connaissent pas, sauf un, mais c'est mon meilleur ami, Rémi.

— Alors ce doit être quelqu'un de bien ce Rémi, d'abord parce que c'est ton meilleur ami et ensuite s'il aime Brassens ! Forcément un type chouette !

Vadim sourit tout en rosissant à l'évocation de son ami.

Ils enchaînèrent avec la librairie. Il put choisir deux romans. Puis vint l'heure de déjeuner. Vadim découvrit que son grand-père était connu dans un petit restaurant où la patronne débonnaire proposait de remplir les assiettes dès qu'elles étaient vidées... Vadim n'avait pas l'habitude de manger autant. Un homme vint serrer la main de Robert. Un ancien étudiant qui l'avait reconnu. Plusieurs personnes saluaient le retraité et Vadim prit conscience qu'il était bien plus célèbre qu'il ne l'imaginait dans cette petite ville.

Le garçon découvrait la cordialité, la générosité, les échanges dénués d'agressivité. C'était comme si des portes s'ouvraient. Après le café où il trempa à peine ses lèvres, ils s'amusèrent à acheter des vêtements et Vadim choisit pour son grand-père des tenues qui le rajeunissaient encore. Dans les rires, le grand-père l'invita à prendre à son tour des vêtements. Hélène ne fut pas oubliée. La vendeuse les raccompagna satisfaite.

— Tu t'es ruiné grand-père ! Merci encore !

Quand ils prirent le chemin du retour. Malgré sa joie. Vadim ne put s'empêcher de penser que c'était trop de bonheur et qu'il ne le méritait pas.

Épisode 9 – Hélène

Robert fort content de son escapade bavardait gaiement tout en tenant fermement son volant à deux mains. Vadim lui répondait volontiers mais des pensées l'assombrissaient malgré lui comme des nuages qui passent sur un ciel de printemps. Son regard flottait. Il voyait à peine les chevaux et les poulains dans les champs. Une insidieuse inquiétude le taraudait à propos d'Hélène. De peur de casser l'ambiance, il ne pouvait s'en ouvrir à son grand-père qui devisait de si bon entrain, mais il craignait qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Il en avait comme le désagréable pressentiment. C'était ridicule, mais tout en écoutant son grand-père d'une oreille distraite, il voyait se dessiner l'image obsédante de sa grand-mère étendue sans connaissance sur le carrelage de la cuisine. Il se mit à craindre le pire. Il imaginait le pire. Et il s'en voulait d'imaginer le pire. Pourtant, en son for intérieur il pestait contre la lenteur avec laquelle Robert les ramenait à la maison. Il faisait beau à présent, la brume d'hiver s'était dissipée, il était content de tous ses cadeaux, son grand-père était si joyeux et volubile mais cette vision l'envahissait et plus elle revenait plus Vadim s'en voulait de ne pas savoir goûter le bonheur de l'instant présent.

Dans sa tête se disputait l'idée qu'il s'en faisait pour rien à celle qu'il avait raison de s'inquiéter parce que précisément le simple fait de penser à sa grand-mère sur le sol de la cuisine pouvait déclencher l'accident.

Il retrouvait le même sentiment ou plutôt la terrible sensation qu'il éprouvait lorsqu'il imaginait avant que son père allait sombrer dans son accident. Et cela avait fini par arriver. Il y avait tellement pensé que c'était arrivé. Il avait clairement souhaité que ça arrive, mais pour Hélène c'était exactement le contraire. Ils étaient si gentils. Il avait peur de porter la poisse. Il avait peur de trouver là sa punition. Il ne fallait pas penser à ça, ne pas provoquer le destin. Il tenta sans succès de repousser ses sombres pensées. Elles tournaient à présent dans son crâne comme un essaim de mouches noires. Il ne pouvait les éviter. Plus il s'empêchait de penser, plus il y pensait, plus il se sentait coupable de ce qu'il risquait de provoquer par ses simples pensées. Porteur de malheur. Porteur de guigne. Porteur de mort. Il interrompit son grand-père qui parlait de mode pour les jeunes et de mode pour les vieux... La futilité de ces propos lui parut presque indécente en contraste de ses pensées noires et de l'urgence dramatique qui le taraudait.

— Je m'en veux pour Grand-mère, si je n'avais pas été là, elle serait venue à ma place !

— Elle aurait pu venir, mais comme elle te l'a dit, elle avait des choses à faire et puis je ne suis pas mécontent d'être partis entre garçons, ça me rajeunit !

— Tu la laisses souvent seule ?

— Ça arrive tout de même, tu sais, on se connaît depuis... hum... je préfère ne pas le dire... donc ce n'est pas si mal si de temps à autre nous faisons des choses chacun de notre côté, tu verras, quand tu seras en couple, c'est bien d'être deux, mais faut pas se coller non plus, sinon on n'a plus rien à se raconter... surtout depuis que je suis à la... retraite...

— Tu n'as pas peur ? Je sais pas, si elle avait un souci de santé, surtout la maison est isolée, elle ne pourrait prévenir personne...

— Allons, bon... Tu es un bileux toi ? Mais non, mais non, elle est en parfaite santé ta Grand-mère, enfin rien de particulier pour son âge... De toutes façons on est presque arrivés, tu verras par toi-même...

La voiture suivait à présent c'était vrai, la route étroite qui longeait la rivière. La vallée était enserrée par une haute falaise à droite qui laissait rouler des cailloux sur la chaussée avec le dégel et de l'autre côté s'étendait le causse aride... Il était encore tombé des roches sur la chaussée. Robert se montrait agile pour les éviter. Il donna un petit coup de volant pour décrocher soudain la voiture sur la droite et aborder la pente du chemin qui menait à la maison. En entrant dans la cour, il fit crisser les pneus sur les graviers.

— Tu as vu ça ? Je suis un vrai Fangio !

C'était qu'en réalité, malgré lui, Vadim avait réussi à inquiéter son Grand-père. Avec une agilité qui surprit son petit fils, mais sans rien manifester à haute voix, le vieil homme se précipita hors de la voiture en demandant à Vadim de bien vouloir sortir les paquets.

Vadim s'en empara à la va-vite manquant d'en laisser tomber. Les chiens s'approchaient et se frottaient joyeusement à ses jambes sans rien deviner de l'inquiétude qui perçait. Il s'engouffra pour suivre son Grand-père qui était déjà à l'intérieur.

Parvenu dans la grande pièce à vivre, il découvrit son Robert debout, les bras ballants, face à Hélène recroquevillée dans la demi-obscurité tout au fond du grand fauteuil de cuir. Elle parlait à voix basse, presque murmurée, dans un souffle étrange.

Vadim s'approcha mi-inquiet, mi-rassuré. Elle n'était pas étendue morte sur le carrelage de la cuisine comme il l'avait craint. Mais elle était pâle. Oui, il la trouva pâle. Elle tourna son regard fatigué.

— Vous vous êtes bien amusés alors me dit ton Grand-père ?

— Oui, oui, c'était super... mais toi ? Tu as l'air toute pâle...

— Tu as l'œil. Oui, c'est vrai, j'ai dû remuer trop de choses un peu vite, alors j'ai fait un petit malaise. La chienne est venue, j'ai pu m'appuyer sur elle, me relever... et me caler dans le fauteuil. Comme une vieille mère-grand ! Mais ça va à présent.

Vadim s'approcha d'elle, submergé d'émotion. Il voulait qu'on appelle un médecin immédiatement. Hélène refusa de le déranger pour si peu. À la campagne disait-elle, le médecin avait déjà d'autres urgences bien plus importantes que le malaise d'une vieille bonne femme. Le garçon voulait tout prendre en mains. Robert trouvait cela touchant et voulut le rassurer à son tour. Mais il avait ce petit tremblement dans la voix qui provoqua exactement l'effet inverse. Jouant les infirmiers, Vadim voulut prendre le pouls de sa grand-mère, il demanda si elle n'avait pas de médicaments à prendre. Il préconisa la chambre et affirma qu'il prendrait tout en charge ce soir. Il s'en voulait d'être parti s'amuser alors qu'elle aurait pu se blesser ou pire encore dans son malaise. Il était sincère. Hélène touchée, refusa tout autre traitement que de souffler un peu dans le fauteuil et de prendre une tasse de thé avec des biscuits qu'elle aimait.

Comme le matin il avait été un excellent majordome, Vadim prépara un plateau avec efficacité. Un vrai professionnel. Il aimait ça. Penser à tout ce qu'il fallait. Mais il n'était pas à la fête. Il fit les choses au mieux mais l'émotion lui fit renverser de l'eau chaude par deux fois. Il manqua de se bruler. Il renvoya vertement les deux chiens venus quémander leur part de biscuits.

Quand il revint dans la pièce, il trouva Robert assis à côté d'Hélène. Il avait allumé la lampe sur pied ce qui donnait une atmosphère plus rassurante. Un bon feu dans la cheminée achevait de redonner une ambiance rassurante à la maison.

On montra les achats. Hélène fut ravie de ses propres cadeaux. Vadim eut le droit de glisser lui-même le Georges Brassens sur la platine.

Le disque commençait par *Misogynie à Part*. On entendit le couplet devenu depuis célèbre :

*Mon Dieu, pardonnez-moi ces propos bien amers
Ell' m'emmerde, ell' m'emmerde, ell' m'emmerde, ell' m'emmerde, elle abuse, elle attige
Ell' m'emmerde et j'regrett' mes bell's amours avec
La p'tite enfant d'Marie que m'a soufflée l'évêque
Ell' m'emmerde, vous dis-je*

Hélène ne manqua pas de s'en amuser et demanda si c'était pour elle que Vadim avait choisi cette chanson. Le jeune homme se confondit en excuses disant qu'il ne connaissait pas les paroles mais que c'était Brassens... Évidemment Hélène connaissait et le rassura. Elle plaisantait.

Un peu plus tard, le garçon s'éclipsa dans le bureau et fouilla dans la bibliothèque. Il trouva facilement une grosse encyclopédie médicale en trois volumes. Ce qui était dit à propos des malaises le laissa perplexe. Il y avait des paragraphes inquiétants. Il les survola le cœur battant. Des affaires de complications cardiaques, de troubles vasculaires, d'anémie, de difficultés respiratoires...

Les énoncés techniques souvent abscons ne le rassuraient absolument pas. En réalité, il n'y comprenait pas grand-chose et cette lecture accrut sa perplexité. Lorsqu'il revint à l'étage, il s'affola presque de trouver sa grand-mère déjà occupée à la cuisine. Il s'en voulut d'être parti et décida de l'épauler.

Assis devant les haricots verts posés sur leur journal, il feignait de les équeuter paisiblement pour ne pas effaroucher Hélène avec ses questions. Il se fit aussi léger et délicat que possible pour tenter d'en savoir plus long sur la santé d'Hélène. Elle avait des petits soucis confia-t-elle, voyait bien son médecin régulièrement, mais rien de grave non... Vadim parvint même à glisser un ou deux mots savants prélevés dans l'encyclopédie. Les termes effrayants firent rire Hélène.

— Je n'en suis pas encore là, j'ai un peu de tension c'est tout, il faudrait que je la prenne plus souvent...

— Il existe des appareils pour ça, je t'en achèterai un, oui, il faut surveiller ça correctement !

— Sois gentil, quand ta maman appellera, parle-lui juste de votre journée en ville et de tes achats... inutile de l'inquiéter avec des bêtises à mon sujet... elle a bien assez de soucis...

Malgré la promesse faite, s'il décrivit à voix forte pour qu'on l'entende, le bonheur de cette journée et les cadeaux, au téléphone Vadim confia tout bas son inquiétude à sa mère. Elle ne sembla pas étonnée.

— Elle sait qu'elle devrait faire attention, mais tu la connais, aussi têtue que toi...

Le garçon revint de sa conversation tout troublé, avec des airs mystérieux.

Il contemplait Hélène qu'il trouvait soudain toute menue, fragile, comme nimbée du spectre de la maladie. Il fut partagé par un élan de tendresse et d'inquiétude qui ne manqua pas d'alerter sa Grand-mère.

— Je ne suis pas encore morte tu sais, mais tu peux quand même m'embrasser.

Vadim n'avait pas tellement l'habitude des gestes de tendresse et fit tout pour cacher les larmes qui lui montaient aux yeux en serrant Hélène dans ses bras. Il la trouvait plus petite que lui maintenant. Il tenta une plaisanterie mais sa voix dérailla. Il muait.

— Je ne suis pas plus petite que toi, qu'est-ce que tu racontes ? C'est pas possible...

La journée déclinait mais pas assez pour que ce soit déjà l'heure du repas. Hélène demanda alors à Vadim le service de sortir les chiens qui n'avaient pas bougé de la journée et avaient besoin de leur promenade.

Les clebs ayant entendu le mot « promenade » se précipitèrent dans le chemin dans un mélange de joie et d'énervement. Peut-être avaient-ils vu ou senti une bête plus haut. Vadim pensait à sa grand-mère. Il eut soudainement conscience que ses grands-parents n'étaient pas éternels non plus.

Avec le soir qui avançait, les arbres jetaient de grandes ombres un peu inquiétantes. Tout à ses pensées, Vadim n'avait pas peur. Les chiens galopant vivement, il les suivit dans une sente qui montait abruptement. Il commençait à s'essouffler lorsqu'ils parvinrent à une sorte de pallier naturel entre les pierres calcaires. Les chiens en voulaient ce soir se dit-il. Il ne pouvait que suivre le mouvement, espérant ne pas se perdre. Il les entendit soudainement aboyer tous les deux. Ce n'étaient pas les aboiements habituels. On aurait dit qu'ils s'étaient figés face à quelque chose. Tout s'assombrissait, Vadim chercha à deviner ce qui pouvait les énerver à ce point puis entre deux branches plus haut, il aperçut une chevelure blonde, presque hérissée sur une petite tête d'où émergeaient deux yeux bleus ronds et fixes, presque brillants malgré la nuit qui approchait. Il sentit une agressivité froide dans ce regard.

— Rappelez vos chiens ! Rappelez vos chiens immédiatement ! Vous êtes sur notre propriété !

C'était une voix d'enfant, assez haut perchée, au ton presque prétentieux, ampoulé. Il n'aurait su dire quel âge, mais un enfant plus petit que lui c'était certain.

Il bredouilla.

— N'ayez pas peur ! Ils sont gentils !

Il avait vouvoyé l'autre sans y penser. Il siffla les chiens qui revinrent vers lui. L'autre avait disparu aussi soudainement qu'il avait surgi. La nuit se faisait plus noire. Vadim décida de descendre sans demander son reste. De toutes les façons il voulait voir comment Hélène se sentait. Il faillit se perdre au retour à l'embranchement de sentiers. Tout se ressemblait. Pas une lumière pour le guider. Le ciel était carrément sombre à présent. Il se heurta à quelques souches, se prit les pieds dans les cailloux. Les chiens heureusement savaient leur chemin.

Hélène devisait à la table de la cuisine. Ses joues étaient plus roses. Avec Robert ils s'étaient servi un petit verre de vin de Cahors. Ils proposèrent à boire au garçon. Il ne buvait évidemment pas de vin. Il faisait chaud dans la cuisine et de bonnes odeurs exhalaient du four.

Vadim parla de son étrange rencontre et avoua qu'il s'était un peu perdu.

— Ah ! Tu es tombé sur le Petit Prince ! Oui, tu étais peut-être déjà dans leur propriété, mais sa maison n'est pas tout près. Je me demande bien ce qu'il faisait dehors à cette heure. C'est un petit garçon assez spécial. Ils vivent en dehors du village dans une grosse ferme qui a été rénovée. On ne les voit jamais. On dirait qu'ils vivent en autarcie...

— En quoi ?

Robert prit le relai et expliqua. C'était vrai que ces gens-là, personne ne les connaissait vraiment. Ils ne fréquentaient aucun commerce.

— Le petit garçon m'a vouvoyé

— Dans l'ombre il t'a pris pour un adulte, peut-être pour moi, s'il connaît les chiens !

Pendant le repas, Vadim regarda souvent Hélène, guettant des signes de fatigue ou de maladie. Elle semblait aller mieux. Il trouvait que sa mère ne lui ressemblait pas du tout. Lui sentait quelque peu la fatigue à présent, car il s'était levé vraiment tôt et la journée avait été riche en émotions. Son cerveau se laissait traverser comme toujours par mille pensées. La rencontre du Petit Prince comme l'appelait sa grand-mère le turlupinait bizarrement. Il sentait un mystère, une étrangeté.

Après le repas, il s'endormit malgré lui dans le canapé du salon à côté de ses grands-parents qui avaient trouvé un vieux film à regarder à la télévision. La soirée était bien avancée et le film terminé lorsqu'il sentit une main lui passer sur le front.

— Il est tard ! Tu serais mieux dans ton lit sûrement non ?

S'extrayant du sommeil où il était plongé déjà profondément, il découvrit le regard attendrissant d'Hélène qui le fixait.

— C'est toi qui devrais être couchée Grand-mère, après ton malaise et ne pas te lever comme ça... mais j'y vais si tu y vas.

Ils montèrent tous les trois. Les chiens hésitaient quant à la chambre où ils passeraient la nuit puis se répartirent, le plus jeune rejoignit Vadim et s'affala sur le tapis pour y ronfler.

Le garçon fit semblant de se laver les dents et se glissa encore tout embrumé entre les draps de coton. Son cerveau ne le laissait pas tranquille. Il refit le déroulé de la journée. Une belle journée. Il avait vraiment aimé le disque. Les vêtements. Il se dit clairement en lui-même pour la première fois de façon aussi explicite qu'il aimait beaucoup ses grands-parents et qu'il faudrait veiller sur Hélène. Il se dit même qu'Hélène avait passé sa vie à veiller sur les autres, sur Isabelle, sur Robert et maintenant sur lui et que peut-être on n'avait pas assez veillé sur elle. Robert même s'il aidait, se faisait bien servir et pensait toujours trop à ses écrits. C'est Hélène qui gérait l'intendance, pensait à tout, commandait la maison... mais si elle avait Robert, celui-ci ne l'épaulait pas vraiment... Il pensa à sa mère qui lui manquait *finalem*ent et se demanda si elle avançait de son côté. Elle n'en avait rien dit au téléphone.

Le cerveau de Vadim s'arrêtait rarement. Il avait suffi qu'il monte l'escalier pour rejoindre la chambre pour qu'il se rallume comme une sorte de machine infernale. Avec la fatigue, c'était le grand désordre, tout se bousculait, difficile de retrouver le sommeil.

Il s'endormit pourtant. Malgré lui, mais voilà que dans ses rêves s'imposa la figure du Petit Prince. Celui-ci était en colère et d'une voix aiguë s'en prenait aux chiens, à Vadim. La propriété était privée. Il était interdit de passer. Absolument interdit de pénétrer !

La sensation était bizarre, car le petit garçon l'agaçait prodigieusement dans son rêve au point qu'il lui aurait presque mis des claques et ce même l'étonnait en même temps par sa façon de parler qui lui semblait désuète, en dehors du temps... Il percevait une solitude, une étrangeté. Car tout seul, si jeune, si loin de chez lui à la nuit presque tombée, ce n'était pas banal pour un même.

Épisode 10 – Pèlerinage

Pas facile de trouver une place pour se garer. La chaleur est écrasante. J'avais oublié à quel point il peut faire chaud ici l'été quand les falaises empêchent l'air de circuler. J'ai beau me trouver à presque quatre cents mètres de la rivière, j'ai l'impression que son odeur remonte partout. Ils ont fermé la fontaine dirait-on. Je me serais bien passé un peu d'eau sur le visage et le cou. J'hésite à aller boire un verre, mais la terrasse du café est bondée.

J'avais oublié cette foule estivale. Sur les marches de l'église, se serrant pour se tenir à l'ombre, s'entassent un petit groupe d'enfants qui doit venir d'une colonie voisine et des randonneurs du troisième âge, beaucoup plus bruyants. Les uns ont terminé leur pique-nique, les autres dévorent comme ils peuvent de grands sandwiches. Ils ont des gourdes, des bouteilles, mais je n'oserais pas demander à boire. Je me suis mal débrouillé en arrivant trop tard pour déjeuner et trop tôt pour trouver une boutique ouverte. Les bonbons m'ont donné soif.

J'ai laissé les autres à la villa que nous louons à un peu plus de soixante kilomètres du village. « Je me doutais bien que tu voudrais y passer », m'a lancé Rémi encore assis à la table du petit déjeuner.

Il m'a demandé si je voulais qu'il vienne avec moi. Mais j'aurais trouvé malvenu qu'il abandonne les amis le lendemain de notre arrivée. Il y a la piscine, des balades prévues et d'autres amis qui ont dit qu'ils passeraient. Il faudra les installer. Rémi lit en moi comme dans un livre. Il avait compris que de toutes façons j'aimerais aller seul là-bas. Il m'a pris par la taille comme si j'étais un gamin pour me dispenser ses conseils habituels de prudence. Rémi c'est une mère pour moi. Il s'inquiète que cette escapade en solitaire ne me remue trop. Il sait.

La route est restée la même. Toujours aussi peu fréquentée, toujours aussi tortueuse, mais il faut se méfier de quelques motards ivres de joie qui foncent dans les gorges, patienter derrière les énormes camping-cars surdimensionnés pour cette route départementale. Quand ils doivent se croiser entre eux, ils freinent brusquement. Les rétroviseurs se frôlent, parfois se touchent et ça s'engueule... Ailleurs, certains ont déployé tables et chaises pliantes juste au bord de la route. Suicidaire. Un peu plus loin, ils auraient eu de l'espace ou auraient pu descendre à la fraîche au bord de la rivière, mais les touristes ne s'aventurent jamais dans les chemins ou à plus de deux cents mètres de la départementale. À chaque fois je me demande pourquoi ils viennent là si c'est pour ne rien regarder, ne rien comprendre des paysages. Passé ces petits moments, la route est en général calme et déserte, traversée de temps à autre par un rapace. Les rares bovins encore dehors s'agglutinent sous les arbres. Le paysage est toujours aussi beau, aussi saisissant. Ça rassure. Je ne suis pas revenu depuis des années, mais plus je m'approchais du village, plus je reconnaissais les collines, les virages, les falaises, les vieilles fermes. Certaines, visiblement retapées sont devenues des résidences pour retraités, d'autres au contraire paraissent plus délabrées encore avec leur vieux quatre-quatre garé sur le terre-plein. Souvent un vieil âne broute ce qu'il peut dans le fossé, indifférent à la chaleur. Quand je passais en ralentissant, j'avais le sentiment qu'ils me fixaient comme s'ils me reconnaissaient. Et c'est possible après tout. On dit qu'un âne peut vivre quarante ans. Ça fait combien de temps que je ne suis pas revenu ? Quinze ans ? Déjà ? Non, plus que ça... Plus de vingt ans. Bien plus. J'ai du mal à penser que ça fait déjà si longtemps. C'est fou. J'ai pourtant l'impression que c'était hier.

Au village comme sur la route, peu de choses ont changé. La place en tout cas a bien été préservée. Autrefois déjà, le village était à peu près vide en hiver et bondé l'été. Peut-être y a-t-il un peu plus de boutiques pour les touristes. J'ai vu trois galeries d'art ou qui se prétendent telles. Partout ce sont les mêmes tableaux. L'art moderne et conceptuel a bon dos. Je suppose que des gens achètent. Ils ont repeint quelques façades mais l'ensemble n'a pas bougé.

En cherchant du regard si parmi les boutiques autour de la place on peut en trouver une ouverte, par chance, je découvre une sorte de toute petite échoppe, une mini épicerie, engoncée entre deux masses plus imposantes. Un loueur de vélos à droite et sur la gauche, j'ai reconnu le garage. Sauf que ce n'est plus le « Citroën » d'antan que fréquentait mon grand-père mais l'enseigne a changé pour un étonnant et décalé « Le Petit Prince. Révisions, réparations, toutes marques. »

Le Petit Prince ?

La petite échoppe est tenue par une vendeuse nonchalante qui mâche ardemment un énorme chewing-gum qui semble lui emplir la bouche. Elle a passé la trentaine mais porte toujours des couettes coiffées en anglaises. C'est seulement en payant une fortune ma petite bouteille d'eau et mon paquet de biscuits que son visage s'illumine. Elle me reconnaît à son tour, enfin plus ou moins...

— Ah c'est vous ?... elle cherche visiblement. La maison du chemin ?

— Oui c'est ça...

— On aimait beaucoup vos grands-parents. Votre grand-mère m'avait bien aidé pour les devoirs. Enfin pas que moi. Elle nous aidait tous. Elle aurait fait une très bonne institutrice. Elle s'appelait Hélène je crois ? Nous on disait madame Hélène. Elle avait de très beaux yeux. Je me souviens comme si c'était hier...

Cling ! fait la caisse engouffrant mon argent.

C'est une sensation étrange de voir que le souvenir d'Hélène est resté ici, des années après. Chez des gens que je connais à peine. Elle demande si j'irai la voir au cimetière. Elle dit que les gens veillent toujours à remettre une fleur, un peu de gravier ou nettoyer. Que sa tombe est propre. Mais aller au cimetière c'est au-dessus de mes forces. Je ne veux pas l'imaginer là-dessous. Ma vendeuse a la pudeur d'évoquer à peine Robert qu'elle connaissait moins. Robert n'est pas enterré aux côtés d'Hélène. Ça peut surprendre. Quand Robert est mort, il avait demandé à être incinéré et que ses cendres soient répandues sur le causse. Je n'avais pas pu venir. Je n'arrive pas à aller aux enterrements. Hélène était venue nous voir plus tard. Puis elle avait vieilli et ne pouvait presque plus voyager quand elle est partie à son tour. Elle est là. Je la sens partout mais le cimetière c'est au-dessus de mes forces. Je plisse des yeux à la question de la vendeuse et j'évite ainsi d'approfondir le sujet.

— Vous veniez pour la maison ? Elle vient juste d'être reprise par un couple de retraités de Toulouse. Mais on ne les voit jamais. C'est dommage ça. Mais si vous voulez, je peux vous conseiller, il y a des maisons en ville ou au vieux village.

— Non, je suis juste venu, car je suis de passage, en vacances à proximité, je voulais revoir les lieux, le village où j'ai passé plus d'une année sans discontinuer quand même...

— Oh et puis on vous a vu aussi quand vous êtes revenu aux vacances. Et même après, avec votre ami... Rémi... vous... vous le connaissez toujours ? On se moquait un peu de vous, mais

c'était pas méchant, pardon, depuis les temps ont changé. D'ailleurs mon petit frère... enfin, il est comme vous, de votre bord...

Bon sang. On dirait qu'il s'agit d'un parti politique. Et je découvre des années après que tout le monde savait. En plus, elle a retenu le prénom de Rémi. C'est juste incroyable ça. Parce que moi je ne me souviens plus du sien. Et je ne peux pas le dire que j'ai oublié son prénom...

— Je parie que vous ne vous souvenez même pas de mon prénom ?

Elle vise juste. Elle a les yeux qui pétillent tellement elle s'amuse. Et je retrouve le regard qu'elle avait déjà petite fille quand elle me narguait. Cette manière de vous dévisager en ayant l'air de toujours se moquer. J'essaie de bredouiller quelque chose... de siffler un Sara ou Sonia plutôt...

— C'est Sophie ! Vous aviez le début au moins... Enfin Tu... on peut se tutoyer... tu n'étais pas tellement plus vieux que moi quand tu es arrivé au village...

Je me sens un peu décontenancé. Elle a des souvenirs encore précis. Elle n'a jamais quitté le village. Cette fille est un livre, elle se souvient de tout... et de chacun...

— Mais le garage a changé aussi de propriétaire ? C'est plus Citroën ?

— Non Monsieur Malard est parti il y a longtemps, mais il est toujours de ce monde. Si tu restes un peu après sa sieste, il va sortir avec son déambulateur. On dirait un robot. Et tu as compris qui est le chef du garage maintenant ?

— Si, si... enfin je suppose, drôle de nom pour un garage...

— Et il a toujours son caractère bizarre

— Je ne l'aurais jamais vu garagiste en tout cas... et lui il savait donc que tout le monde l'appelait comme ça ?

— Mais les gens savent toujours quand on dit sur eux. C'était un sale gosse malgré son allure. Et il est resté un type bizarre. Il a toujours été très seul. Parfois il disparaît plusieurs jours. On ne sait pas où il va. Y en a qui disent qu'il va à Montauban. Il ferme le garage sans prévenir personne. Les clients râlent forcément. Puis il revient, comme si rien ne s'était passé. Il est toujours insupportable mais tout le monde dit que c'est le meilleur garagiste de la région. Alors les gens se font une raison de son caractère... Tu veux le voir ? Le plus souvent il est côté atelier. Il a une vieille employée qui travaille pour lui...

— Ce serait de la curiosité et puis...

— Oui, on sait aussi comment il s'est comporté avec toi. Il a été odieux et menteur. En même temps avec l'histoire horrible qu'il y a eu avec ses parents. Nous on ne t'a pas donné tort. Le pire, c'est que même après le passage des gendarmes, il est toujours resté un doute. Il est revenu de sa famille d'accueil, il semblait plus calme. Dire qu'à dix ans il se débrouillait tout seul. Personne n'avait rien vu. Il faut dire que personne n'allait jamais là-haut. À part toi avec les chiens de tes grands-parents.

— Oui, ce n'est pas le meilleur souvenir. Je croyais que c'était un petit garçon solitaire, un peu agressif, il parlait très bien pour son âge. Je lui en veux plus d'avoir tué le chien que des saloperies dites sur moi. Juste parce que je ne voulais pas devenir son ami et écouter ses élucubrations bizarres. C'était déjà une période dure pour moi...

— Tiens, regarde ! On le voit ! Il est juste derrière la vitrine à son bureau avec son employée...

C'est vrai qu'il n'a pas changé. De tête en tout cas. Toujours les mêmes cheveux blonds hirsutes qui partent dans tous les sens. Il semble toujours aussi maigrichon et flotter presque dans sa salopette bleue. Il a toujours ce regard bleu saillant. Toujours. Il y a des choses qui restent.

Il a dû sentir qu'on le regardait avec la Sophie. Voilà qu'il se retourne et nous fixe. Bon sang ! Le même regard ! J'ai l'impression d'avoir treize ans. Il donne une feuille à son employé. J'ai d'abord cru qu'il allait rejoindre son atelier. Mais le voilà qui sort dans la rue et rejoint la boutique. Je ne sais plus où me mettre. Il est déjà dedans et s'approche...

— Alors tu es revenu ? Tu n'as pas tellement changé. Grossi peut-être. Toujours aussi... Si ça te dit, je loue un appartement.

Sophie explique que je suis juste de passage. Comme une sorte de pèlerinage, que je ne vais pas rester.

Il me fixe droit dans les yeux. Sans ciller. Il est resté plus petit que moi. Il s'approche et je me raidis en m'appuyant contre le comptoir. Je n'avais pas du tout prévu ni souhaité cette rencontre. Il y a mille choses qui ressurgissent. C'était un gamin. Il a encore ce ton ampoulé, cette façon de prononcer les mots de manière un peu appuyée.

— À l'époque je t'en ai voulu tu comprends, j'étais un gamin, mais je me débrouillais tout seul. Je te dois des excuses en réalité. Tu étais à peine plus âgé que moi. J'ai fait peser des soupçons sur toi pour détourner l'attention. Cela faisait presque deux ans que j'avais appris à gérer mon petit univers. Tu étais le premier avec qui j'échangeais vraiment. Et puis je suppose que tu ne pouvais pas cacher la situation à tes grands-parents. Tu imagines bien le traumatisme quand les gendarmes sont arrivés. J'ai essayé de me cacher, ils avaient des chiens eux aussi. Je ne sais pas si on vous a raconté. Les bêtes ont été confisquées, vendues aux enchères. Je n'ai presque rien touché. Quand même je te dois des excuses. Si ça te dit de passer après, même après le travail. Je ferme le garage à dix-neuf heures, le temps de prendre une douche, tu peux venir boire un verre.

— C'est que je dois rentrer, je ne suis pas seul, je dois retrouver les miens, nous avons des amis... Il y a un peu de route...

— Tu vois, c'est ça qui nous différencie Vadim. Moi je suis seul. Depuis mes huit ans, depuis toujours en réalité, j'ai été parfaitement seul, j'ai dû me débrouiller, me faire une place entièrement seul. Donc à toi de décider si tu veux me voir ou pas.

Il y a tellement d'amertume dans sa voix que j'ai presque envie de le rattraper. Sophie lit le désarroi dans mes yeux. Il est déjà dehors de toutes façons.

— Il est toxique, il ne le fait pas exprès, mais il est toxique, il n'y a que son employée qui a tenu le coup. Les autres démissionnent au bout de quelques mois, parfois ne tiennent pas la semaine. De toute façon, dans son garage il veut tout contrôler et vérifier lui-même. Il ne leur laisse que des trucs faciles ou pas intéressants...

— Je dois y aller Sophie. Pardon, mais c'est vrai que je ne fais qu'un passage.

— Peut-être une autre fois alors ? Avec ton ami cette fois ?

— Oui, peut-être, merci encore !

Et là je me sens à la fois dans le réel du village en été, rattrapé par les souvenirs et l'ambiance de l'époque avec cette histoire du Petit Prince.

Je ne trouve comme idée que celle de reprendre la voiture, traverser le pont et retrouver le chemin qui mène à la maison des grands-parents. Je suis en mode automatique. J'essaie de me reconnecter au réel du paysage. Il y a du monde un peu partout. Je suis presque content de ne reconnaître personne. Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée d'être venu chatouiller le passé. La petite route n'a pas changé. La falaise est toujours là. Les branches des arbres se prennent dangereusement dans les fils électriques. Tous les champs sont clôturés aujourd'hui comme si les paysans avaient peur qu'on les traverse ou les vole. Je me demande où je vais me garer. Peut-être dans le petit recoin avant la maison s'il existe toujours.

Dans mes souvenirs la pente n'était pas si rude, ni le chemin si étroit. Ils ont trouvé le moyen de construire d'autres maisons à flanc de colline. À se demander comment ils ont fait pour bâtir dans la caillasse. Le coin reste calme. Personne dehors. C'est presque l'heure de la sieste... Il fait déjà trop chaud pour rester sur les terrasses. Il y a des arbres qui ont grandi devant la maison à tel point que j'ai presque un doute et crains m'être trompé...

C'est bien la maison d'Hélène et Robert. Mais elle a morflé. Les nouveaux propriétaires ont ajouté une espèce de véranda hideuse. Ils ont arraché les lauriers qu'aimait Hélène. Le pire c'est qu'ils ont carrément goudronné devant la maison. On dirait qu'ils se sont évertué à supprimer tout ce qui faisait le charme du lieu. Le petit cabanon de Robert où il rangeait ses outils a été remplacé par une espèce de bloc métallique sans âme.

Le cerisier semble sécher sur place. La façade n'a pas été entretenue. Je retrouve aisément la fenêtre de la chambre où je dormais. Je reconnais c'est bien là, mais je ne reconnais pas. Je ne retrouve rien de la présence de Robert et d'Hélène. Rien des chiens qui venaient toujours joyeux quand j'arrivais au portail. Ce que je vois est moins bien que dans mes souvenirs. C'est presque une insulte aux souvenirs, à ce que nous avons vécu quand je vivais là. Il ne faudrait pas que ma vieille mère voit ça, elle serait déprimée... Elle n'avait pas eu les moyens de garder la maison. Moi non, plus. Trop loin de tout. Rémi ne voulait pas non plus s'enterrer quelque part, même pour les vacances... Je n'aurais jamais osé évoquer le sujet avec lui. Et puis ç'aurait été trop bizarre. J'aurais été ennuyé de réaménager les lieux à notre façon en transformant le petit univers d'Hélène. Il me reste un peu de la bibliothèque de Robert. Elle était trop immense. Nous n'avons pas pu tout garder. Alors les gros meubles d'Hélène, encore moins envisageable de les récupérer. Tout a été vendu pour une bouchée de pain. C'est une drôle d'idée que j'ai eue de vouloir revenir ici. Je ne sais même pas si j'ai envie de monter le chemin sur le causse... Les souvenirs se bousculent bizarrement. La chambre. Le Petit Prince... Heureusement il y a eu Poucet et ses frères. C'était une curieuse époque. Il faut être prudent avec les souvenirs.

— Vous cherchez quelque chose ?

Je ne l'avais pas vue cette bonne femme. Hideuse, boudinée avec son tablier à fleurs. L'air méchant en plus. Le contraire de ma grand-mère toujours douce, soignée...

— Parce que si vous n'avez rien à faire ici, il faut nous laisser, nous n'avons besoin de rien, dégagez au plus vite sinon j'appelle les gendarmes !